

FONDS DUBOIS: 3574

Amortissement pour Chabonze

Figure de construction
Ensemble des options

Janv. 1885.



ASSOCIATION

PAR

PHALANGE AGRICOLE-INDUSTRIELLE.

ENSEMBLE DU SYSTÈME.

CHAPITRE I^{er}.

PREMIÈRES NOTIONS.

§ I. PHALANGE ISOLÉE.

La phalange est une réunion de douze cents à dix-huit cents personnes. — Sensiblement plus nombreuse, la confusion serait à craindre : les amis auraient trop de peine à se rencontrer aussi souvent qu'ils le désirent. — Au contraire, notablement au-dessous de la limite inférieure, les mêmes personnes seraient trop souvent en contact ; et on ne pourrait pas former autant de genres différens de sociétés qu'il en faut pour que chacun en trouve, à tout instant, qui soient à son goût.

Il faut que les membres de cette réunion puissent se fréquenter facilement. Pour cela leurs divers logemens, situés dans une vaste habitation, communiqueront entre eux au moyen surtout d'une rue-galerie circulant dans tout l'édifice : on les fera également communiquer avec les salles de réunion, les ateliers, les servitudes, les étables, etc.

Appelons PHALANSTÈRE ce vaste château, combiné pour satisfaire aux goûts du riche qui peut payer un cher loyer, comme à ceux du pauvre qui se contente d'un très-modeste appartement. — Ce sera l'habitation de la phalange, corps

de gais travailleurs , comme le *monastère* était celle qui renfermait les moines , tristes désœuvrés.

La phalange s'occupera des travaux domestiques , résultats de la concentration de trois à quatre cents petits ménages en un seul grand. — Les travaux agricoles , spécialement ceux de jardinage , soins des basses-cours , élèves , seront ensuite , avec quelques industries des plus ordinaires , menuiserie , vannerie , serrurerie... etc. ce qui occupera le plus nos phalanstériens. — Remarquez que ces occupations sont les plus utiles et en même temps celles qui plaisent le plus à l'homme et qui conviennent le mieux à son physique.

La vie phalanstérienne ne détruira pas les liens de famille , au contraire. Serons-nous crus si , dès le début de cette exposition , nous annonçons que les enfans s'ex-citeront entre eux suffisamment au travail , rendu d'ail-leurs attrayant , pour que les pères et mères n'aient pas besoin de les morigéner ? ils pourront les idolâtrer , comme la nature les y porte , pour adoucir les peines de ces petits êtres. On peut avoir , dans chaque Phalanstère , un système d'éducation générale , dont les meilleures insti-tutions actuelles ne peuvent donner qu'une idée très-imparfaite. Cette éducation se fera sous les yeux des parens ; les pauvres comme les riches y prendront du goût pour les bonnes manières , les bonnes mœurs , et pour les travaux convenables tant aux facultés intellectuelles et physiques qu'à la fortune de chacun. Les pères , mères et enfans seront plus heureux , parce qu'ils ne sentiront pas la gêne , parce qu'ils se verront assez et pas trop. La famille sera un groupe uniquement d'affection ; il est actuellement dirigé par des passions contradictoires.

Cette vraie association , loin de détruire la *propriété* , la perfectionne. Parlons d'abord de la propriété foncière. On connaît les inconvéniens des grandes ; admettons que

les petites sont préférables ; cependant que d'inconvéniens dans celles-ci ! Les clôtures se multiplient inutilement , un petit terrain ne peut pas être cultivé économiquement comme un grand ; dans un même terrain on entasse beaucoup d'espèces , tandis qu'une seule lui conviendrait spécialement ; les capitaux , les connaissances manquent aux petits propriétaires : tel qui aurait le goût de cultiver la vigne n'a que des terres à blé , etc. Que chacun soit propriétaire , c'est bien ; mais ce qui est très mauvais , c'est que les terres se fractionnent , par les partages , dans une proportion telle , que l'homme qui n'a que deux arpens les possède souvent en six pièces placées à une demi-lieue les unes des autres. La division des propriétés n'est pas sans avantages , mais la subdivision est tout-à-fait déplorable. La culture sociétaire , la culture d'une demi-lieue ou d'une lieue carrée par l'ensemble d'une phalange , cumule les avantages de la grande et de la petite propriété sans avoir leurs inconvéniens.

Le problème si important de la mobilisation de la propriété foncière est aussi résolu sans inconvénient. Chaque habitant du Phalanstère aura un titre transférable , hypothéqué sur la propriété et le travail de tous , pour constater le capital qu'il a mis ou acquis. A la mort d'un individu , sa fortune en actions territoriales se divise entre ses héritiers et légataires , sans que pour cela les terres sociétaires souffrent un fâcheux morcellement.

Observez que les plus petites épargnes des phalanstériens seront reçues dans la caisse sociétaire , qui leur offrira toute garantie et encouragera les petites économies par un plus fort intérêt. Nous aurons ainsi des caisses d'épargnes fréquentées par tous , au lieu que celles actuelles le sont à peine par un centième de la population de six à huit grandes villes.

La phalange offre beaucoup d'avantages économiques ;

car la préparation des alimens, les travaux domestiques, ceux de jardinage et de basse-cour, seront faits en grand. Une avantageuse division du travail, des procédés mécaniques peuvent alors leur être appliqués. Nous avons parlé tout-à-l'heure d'une culture appropriée au sol, disons de plus que dans cette vaste propriété les irrigations si fructueuses seront praticables, tandis qu'elles ne le sont pas avec le morcellement des champs. Beaucoup de transports seront épargnés; car la création du Phalanstère fait vivre presque tous les consommateurs sur le lieu de la production.

Les ouvriers des ateliers du Phalanstère seront prêts à aider les agriculteurs dans leurs travaux pressés, tandis que dans nos fermes on renonce, faute de bras, à faire beaucoup de travaux utiles. S'il s'agit de sauver une récolte, ce sera une véritable alerte pour tout le monde; le fermier voit tristement le dégât sans pouvoir y appliquer un remède.

Les agriculteurs trouveront de l'ouvrage dans les ateliers pendant les mauvais temps; par leur contact avec les industriels, ils apprendront à les aider dans une partie de leurs travaux, et à employer utilement les loisirs et chômages, qu'il y a souvent au milieu des travaux agricoles.

Les travaux de grande culture règnent, on peut dire exclusivement dans nos fermes, mais des jardinages entoureront au loin le Phalanstère. Pour donner une idée de l'importance économique de cette substitution de culture, observons que le produit brut d'un hectare de terres labourables, et cultivées par un pauvre fermier est 120 fr., par un fermier riche, capable, qui fait des élèves, à du fumier, des prés naturels et surtout artificiels 200 f. : un hectare de jardin légumier rapporte 450 f. et même 1200 f., s'il est à la portée des consommateurs dans l'intérieur d'une ville populeuse. Un beau verger est encore plus productif qu'un jardin légumier.

Si la phalange a besoin d'une avance de capitaux , elle en trouvera au taux le plus favorable, 4 pour cent au plus, tandis que le fermier paye 8 à 12. En effet, la phalange offre la garantie d'un immeuble, et une fois qu'il est reconnu qu'elle marche d'accord, elle offre de plus celle de ses travaux qui ne peuvent être que lucratifs. Ils sont assez multipliés pour que la perte éprouvée momentanément sur une branche d'industrie, soit toujours couverte par le bénéfice fait sur les autres branches.

Au reste, la phalange n'aura pas besoin d'aller emprunter bien loin : elle trouvera assez de prêteurs parmi les personnes qui aimeront à résider soit constamment soit momentanément dans le Phalanstère. En effet, moyennant une redevance annuelle ou mensuelle pour les frais d'entretien et de logement, qui, quel que soit le degré de luxe dont on veuille être entouré, seront là plus économiques qu'ailleurs, on aura l'avantage de surveiller de près, soi-même, l'emploi de ses fonds, tout en se procurant les jouissances de la campagne ; si l'on fait quelques travaux ce sera pour s'occuper agréablement, tandis que l'homme le plus riche, allant dans son château pour s'éloigner du tracas des affaires, n'y est pas encore exempt parfois de trop d'occupations domestiques, parfois de l'ennui d'une oisiveté qu'il ne peut distraire.

Mais revenons aux avantages économiques de la phalange.

Elle fait ses achats en gros, aux meilleures sources : ses ventes sont aussi faites en gros. Dans le système actuel la masse de produits équivalente à celle qui sortira d'une phalange, est transportée au marché par deux à trois cents paysans.

Habile ou non à chipotter dans un marché, chacun vend sa chose. Dans l'ordre industriel que nous proposons, la phalange recherchera parmi ses 2000 associés, ceux qui se sentiront le plus aptes à faire des négociations.

La phalange est un individu gigantesque que bien peu de difficultés peuvent arrêter, quand elle déploiera simultanément la force d'un millier de travailleurs. Si c'est une certaine adresse qu'il faut, si on n'a besoin que de six bons ouvriers; la phalange saura bien trouver dans son sein des individus doués de la faculté demandée.

Ainsi en force comme en habileté, cette réunion de 3 à 400 familles, sera bien supérieure à celles-ci, opérant isolément. — A la tête de tous les travaux, se placeront naturellement des gens habiles; et c'est je crois là, le plus grand des avantages économiques qui distinguent la phalange.

Mais ce qui est capital, et ce dont nous ajournons les preuves, c'est que la paix, la concorde régneront dans cette réunion, si elle n'est ni trop ni trop peu nombreuse, et notamment qu'on s'entendra pour se répartir les bénéfices par différens dividendes proportionnels, à la mise de fonds, au travail et au talent de chaque associé.

Tous les avantages que nous venons d'énoncer dépendent moins qu'on ne le croit du choix des régens de notre phalange. En effet, bien que cela semble extraordinaire, l'organisation du travail et la répartition des produits est telle que la régence n'a presque pas à s'en mêler.

La constitution de l'autorité directrice est encore une chose dont nous ajournons l'exposition détaillée: cependant, observons, dès ce moment, qu'on peut convenir de nommer annuellement membres de la régence de la phalange, tous ceux qui réuniront en leur faveur les sept huitièmes des voix.

De cette manière le nombre des régens reste indéterminé, mais ce qui importe c'est moins le nombre que la qualité. Il importe qu'ils soient au goût de tous (sauf un huitième d'exception négligeable). Voilà comment on peut constituer une autorité capable, marchant dans la ligne

du bien, sans la triste ressource d'une hostile opposition pour l'y maintenir. Cette autorité n'a pas l'inconvénient de laisser des popularités rivales en dehors d'elle; car elle englobe tout ce qui atteint aux sept huitièmes de majorité.

On ne lui contestera pas la puissance puisqu'elle s'appuie sur tous; et cependant elle aura peu besoin d'en user; émanation de l'affection générale, on lui obéira avec empressement.

Remarquez qu'il faut une réunion nombreuse, ne contenant guère moins de 1600 personnes, pour qu'on trouve infailliblement quelques-uns de ces caractères qui plaisent généralement, de ces esprits d'une capacité non contestable ni contestée, enfin suffisante pour bien gérer. — Pour que tous puissent s'apprécier, il faut une association où on se connaisse bien les uns les autres, parce que les travaux sont variés et faits en réunion, et aussi parce que cette association n'est pas trop nombreuse, ne dépasse guère 1800 personnes.

Il est remarquable que la considération précédente, — celle des dimensions du logement qu'il convient de borner, d'après l'étendue de la vue distincte, la portée de la voix..., etc., — celle de la superficie du terrain qui serait fatigant à exploiter, si sa circonférence s'écartait de plus d'une demi-lieue du Phalanstère central, — et un grand nombre d'autres considérations que nous ne pouvons pas énumérer ici, fixent toutes les mêmes limites à la population des Phalanstères.

N'y a-t-il pas là-dedans quelque plan providentiel?

Remarquez que ceux à qui le choix des régens, ainsi que toute autre mesure prise dans la phalange, ne conviendrait pas, n'ont qu'à demander le remboursement de leurs actions, déménager quelques meubles personnels, et se retirer pour vivre chez eux ou dans un autre Phalanstère qui leur plaise.

Supposons l'impossible : que personne ne réunisse en sa faveur les sept huitièmes des voix. Pour nommer les régens faudra-t-il revenir à la loi actuelle ; soumission de la moitié moins un à la moitié plus un (1) ? Non , cette phalange doit se séparer en deux ou trois ; il faut qu'elle essaine comme une ruche qui a deux ou trois reines. Chaque parti qui s'obstine à ne pas faire de concession pour le choix d'un régent , doit , en emportant ses capitaux , aller créer un nouveau Phalanstère , qui , comme celui qui vient d'être appauvri par l'émigration , appellera de nouveaux colons afin d'arriver au nombre nécessaire pour la plus grande harmonie d'association.

Voilà le remède , amer sans doute , à une maladie grave qui n'est guère probable. Cela ne vaut-il pas mieux que la violence , le sacrifice d'une classe à une autre ? Messieurs les publicistes commencez à croire que nous avons d'autres moyens que les vôtres.

Je termine ce sujet en m'engageant , dans la suite de ces écrits , à donner des modifications qui améliorent le système que je viens d'indiquer pour la nomination de l'autorité. La fraction sept huitièmes disparaîtra , et avec elle quelques objections qu'on pourrait faire , en théorie contre son choix , en pratique contre son emploi exclusif.

(1) Dans l'état où est la France aujourd'hui , si on faisait voter sur chacune des propositions que font les partis , les publicistes , celle qui aurait le plus d'adhérens , n'aurait cependant pas plus d'un cinquième des voix en sa faveur (ce serait probablement le *statu quo*) ; ainsi ce n'est même pas la moitié moins un qui est obligée d'obéir à la moitié plus un. Notre ordre social suppose la soumission de la majorité réelle , à une faible minorité ; dans la supposition la plus favorable , cette minorité est une majorité relative. Ce sera ainsi tant qu'il y aura diversité extrême d'opinion , tant que la vraie science sociale n'aura pas rallié la généralité des hommes à une solution évidemment meilleure que les solutions qu'on propose aujourd'hui.

§ 2. ASSOCIATION DE PHALANGES.

Il ne s'agit pas seulement de créer une phalange isolée, ou même quelques phalanges, malgré que ce serait déjà se montrer bien supérieur en savoir-faire à tous les philanthropes. Il s'agit de changer tout-à-fait, au moins l'industrie agricole des campagnes; de faire démolir, avec empressement, tous ces amas de maisons bizarres et incommodes, de chaumières mal saines que nous appelons village, parce qu'on aimera mieux habiter notre Phalanstère, qui, sans y mettre de recherche, sera, par sa masse et ses dispositions, un très-beau et pittoresque château.

Et même, disons-le, ce n'est peut-être pas aux campagnes seules que se bornera la réforme industrielle et architecturale. — S'il y a un avantage incontestable à réunir quelques travaux industriels aux travaux agricoles des campagnes, il doit aussi y en avoir à adjoindre, quelques travaux agricoles à ceux essentiellement industriels des villes.

Nous imaginons que, par la suite, les villes seront formées de plusieurs Phalanstères, assez rapprochés pour entrer fréquemment en relation. Chacun sera accompagné d'un domaine, petit en comparaison de celui qui convient aux Phalanstères ruraux, mais enfin suffisant pour former, dans un but d'utilité et d'agrément, un beau et vaste jardin.

Paris, déjà si renommé comme une belle ville, ne deviendrait-il pas infiniment plus admirable, si on n'en conservait que les monumens, palais, hôtels? puis à côté de ces édifices, concevez-en un grand nombre de plus beaux encore; ceux-ci sont des Phalanstères plus ou moins vastes (dans les villes on pourra dépasser, en plus comme

en moins, les limites 1600 et 1800.) qui, entourés de riches promenades, remplacent les sales quartiers populeux que nous voyons aujourd'hui.

Mais laissons ces dernières conséquences de l'introduction de l'association parmi les humains.

Tout en prêchant le changement d'unité sociale (1), la substitution du grand ménage combiné, au misérable ménage familial, de la phalange travaillant avec ordre et ensemble à l'inadministrable commune actuelle, — composée de 400 familles qui ne s'entendent sur rien, — n'élevons pas trop nos regards, de peur d'être ébloui par les sublimes et innombrables résultats de cette hypothèse : efforçons-nous d'en scruter une à une toutes les conséquences, et de les mesurer avec le froid compas de la science.

La paix régnera entre les phalanges. — Les phalanges supposées prises pour unités sociales, il n'y aura point opposition d'intérêt entre celles qui, par leur réunion, formeront des cantons, arrondissemens, départemens, provinces, royaumes....., etc.

Nous ne pouvons donner, en ce moment, qu'une petite partie de nos preuves de cette proposition.

C'est parce qu'il ne peut vivre que de son état, que le marchand traite les acheteurs en ennemis, dont il doit tirer le plus possible, et surtout qu'il fait une guerre à mort à l'autre marchand dont il craint la concurrence. La famille, unité sociale de notre civilisation, ne vit que d'une

(1) Ici le mot *unité*, comme en mathématiques, veut dire premier élément, qui, répété plusieurs fois, forme un tout. Le plus souvent nous emploierons ce mot comme les métaphysiciens, pour signifier accord, ordre et ensemble harmonique : alors il est opposé d'incohérence, morcellement, divergence ; c'est pour détruire ces vices sociaux, pour obtenir l'*unité d'action* entre les humains, qu'il faut, suivant nous, changer l'*unité sociale*.

seule profession : la phalange , être collectif , en exercera un grand nombre. Cette différence capitale , jointe à beaucoup d'autres motifs , éloignera d'une phalange , toute idée d'hostilité contre les autres phalanges.

La paix , le bon accord procurera aux phalanges bien des avantages. Exemples :

1° *Fêtes réciproques.* Chaque phalange donnera des fêtes ; surtout aux époques où elle aura besoin d'un surcroît de travailleurs , afin de combiner toujours l'utile et l'agréable.

Au moment des vendanges , les phalanges de la montagne inviteront celles de la plaine à leur envoyer du renfort ; au moment des moissons , celles de la montagne en prêteront à celles de la plaine.

2° *Grands travaux exécutés en commun* ou plutôt *par combinaison de Phalanstères.* Exemple : Plantation d'une montagne ou d'une chaîne de montagnes ; grandes irrigations dans une vallée ; desséchemens ; endiguage d'une rivière ; canaux ; chemins de fer.

3° *Commerce direct.* Les phalanges d'une même contrée auront intérêt à s'entendre pour faire venir en commun les marchandises exotiques qu'il leur faut. Elles se les distribueront sans que l'une puisse se mettre marchande pour rançonner les autres.

Le lot de marchandise qu'une phalange aura demandé sera distribué , prix coûtant , aux phalanstériens. Car les régens d'un phalanstère , ces élus temporaires , n'oseraient pas faire les marchands avec leurs co-associés.

Nous avons déjà montré qu'une phalange en achetant et vendant en gros , pouvait supprimer chez elle le commerce de détail si trompeur et si compliqué. Nous voyons à présent , que le commerce en général , en gros et en détail , peut devenir direct et véridique.

4° *Production de choses excellentes.* Il y aura entre

les phalanges voisines, échange de denrées sur arbitrage réglé, je suppose, trimestriellement. Aujourd'hui chaque village ne pensant qu'à vendre à la ville, cultive à peu près les mêmes choses, malgré la différence de sol. Mais chaque Phalanstère se bornera aux produits qu'il peut faire excellens, à cause de la facilité qu'il aura de faire des échanges avec les Phalanstères voisins qui lui donneront aussi des produits de première qualité.

Nos communes végètent isolément sans se prêter d'appui mutuel : et comment auraient-elles une vie collective, elles n'ont pas même de vie propre, de vie intérieure, et aucune loi municipale ne peut leur en donner. Sous l'autorité du seigneur féodal, les communes vivaient ; il est vrai que c'était pour obéir et faire la guerre : mieux vaut encore leur sommeil actuel.

Mais pourquoi ne pas tenter de les vivifier par la réunion, en un corps compact, de leurs trois ou quatre cents familles, puisque cette animation ne doit les porter qu'à s'aider mutuellement ?

Finalement : les phalanges en ne vivant pas en bon accord, en ne s'entendant pas, se priveraient de festivités nombreuses ; de l'avantage des grands travaux qui doivent améliorer les sols, assainir les climats, rapprocher les distances, niveler les montagnes ; de l'économie dans le commerce, soit lointain, soit vicinal ; enfin d'un exquis raffinement dans les productions.

§ 3. ORGANISATION INTÉRIEURE DE LA PHALANGE.

Nous avons jeté un coup-d'œil sur le simple fait de la réunion par phalange : examinons en ce moment l'organisation intérieure que M. Fourier a découvert qu'il convient de lui donner.

D'abord comme il faut intéresser tout le monde à la prospérité de l'établissement, les femmes et les enfans seront personnellement propriétaires des gains qu'ils feront. Nous avons vu que la propriété foncière doit être exploitée unitairement par tous ; la propriété mobilière doit être personnelle. Aujourd'hui l'homme seul dispose de celle-ci ; mais à la dure condition de nourrir femme, de nourrir et d'élever enfans.

La phalange se chargera d'élever les enfans jusqu'à ce qu'ils puissent s'entretenir eux-mêmes par leur travail.

Les enfans du premier âge seront réunis dans des salles où on leur donnera, à tous, des soins que les plus riches personnes ne peuvent pas aujourd'hui faire donner aux leurs. On mettra les lutins ensemble, les pacifiques dans une autre salle ; les bonnes les plus patientes seront données aux premiers. Des nourrices, assorties au tempérament des enfans, les allaiteront quand les mères ne voudront pas s'assujettir à cette fonction qui, d'ailleurs, n'exigera d'elles que des visites à heures fixes. Tout ce qui peut plaire aux enfans sera placé dans leurs salles : nattes pour qu'ils jouent ensemble, filets pour les maintenir séparés tout en laissant les voisins s'approcher, orgue et autres instrumens de musique pour les amuser, et en même temps leur donner de bonne heure la justesse de l'ouïe.

Malgré que nous resserriions nos idées, au point qu'il semble que nous écrivions seulement la table des matières d'un traité d'association, on doit voir que, — grâce aux bonnes habitudes de travail dans lesquelles on élèvera les enfans dès qu'ils pourront marcher ; à l'esprit de propriété que les premiers bénéfices qu'ils feront leur inspirera ; aux amorces dont on saura entourer leurs plus petites occupations (Variété de travaux, ateliers et outils miniatures, privilèges de parade, organisation en petites

corporations... etc.); — on doit voir, dis-je, que les enfans, dès l'âge de cinq ans, gagneront assez pour les faibles dépenses de leur entretien.

Quant aux femmes, elles sauront bien trouver des fonctions ou des parcelles de fonctions qui conviennent éminemment à leur adresse et à la délicatesse de leurs mouvemens. Au besoin, l'esprit de propriété leur ferait imaginer quelque chose qui les occuperait fructueusement.

La société actuelle ne leur offre pas assez de travail : les hommes accaparent tout, jusqu'aux places de garçons de café ; — il n'y a que dans ceux de mauvais genre qu'on est servi par des femmes. Elles sont forcées à se renfermer exclusivement dans les soins du ménage que les sept huitièmes n'aiment pas, et dont ces sept huitièmes seront dispensées par suite de la simplification qui s'introduira dans le grand ménage combiné.

Passons actuellement à l'organisation du travail. Dans le Phalanstère il ne sera plus fait, sauf exception, isolément, mais par *groupes*, par escouades ; de plus, il aura lieu par courtes séances. — Voilà, entre autres avantages, le moyen d'extirper la monotonie, l'ennui, ce ver rongeur du ménage familial et de la civilisation. — Des séances courtes et variées supposent, pour qu'il n'y ait pas perte de temps, un corps complet d'humains, et une habitation unique combinée *ad hoc*.

La presque identité entre les travaux d'un groupe et d'un autre, fera naître entre eux l'esprit de cabale, d'intrigue, de rivalité ; de là résultera la perfection des produits.

Dans un même groupe, l'enthousiasme naîtra des doubles liens affectueux et d'intérêt qui réuniront les sectaires (car une analyse plus approfondie démontre qu'un groupe ne se maintiendra pas généralement avec un seul lien, l'intérêt, par exemple) et de l'appui mutuel que les coopé-

rateurs se prêteront, en se partageant entre eux la besogne à faire pour exécuter un ouvrage.

Par-dessus tout cela le Phalanstère offre à ses habitans, la liberté, la coopération à un vaste ensemble, et le spectacle magnifique de cet ensemble (1).

Les mêmes idées sont encore reproduites, d'une autre manière, par le tableau suivant qui fait connaître l'esprit dans lequel les harmoniens d'un phalanstère seront distribués en groupes et séries de groupes.

1° *Engrenage des séries.*

C'est le changement qui a lieu, chaque deux heures, par exemple, quand les phalanstériens, qui s'étaient réunis en certains groupes et séries, changent de travaux, et pour cela se combinent en d'autres groupes et séries. — De là les liens affectueux de chacun avec un grand nombre de ses coassociés.

2° *Compacité des groupes dans chaque série.*

Deux groupes sont rapprochés ou compacts quand ils s'occupent des mêmes travaux par des procédés différens, ou quand ils produisent des choses très-peu différentes. — De là l'émulation.

3° *Exercice parcellaire dans chaque groupe.*

C'est l'adoption par chaque sectaire, suivant son goût,

(1) M. Fourier voit ici la satisfaction d'une passion qu'il nomme *UNITÉISME*. Dans son essor harmonique, cette passion nous porte vers le grand, le beau, l'ordre.

Il attribue notre goût pour les courtes séances à une autre passion, qu'il nomme *papillonne*. Notre ardeur pour lutter est l'effet inévitable de la passion *cabaliste*, dont nous avons déjà parlé (Progrès et association, § 2).

Enfin notre propension à l'enthousiasme est due à la *composite*; besoin de plaisirs qui ne soient pas simples, qui charment en agissant à la fois sur le physique et le moral.

Au reste, notre intention est d'exposer les principes de l'association, sans nous servir directement de la théorie passionnelle de M. Fourier.

d'un des différens genres de fonctions que comporte le travail du groupe. — De là le contentement de chacun : l'enthousiasme industriel.

Les conséquences de CETTE ORGANISATION SÉRIARE sont de *rendre les travaux attrayans* ; car une partie d'échecs , une partie de chasse , le sont , malgré la fatigue d'esprit ou de corps (1). Il y a cependant des travaux essentiellement répugnans. D'abord c'est une exception , un vingtième (Dans toutes nos assertions, sous-entendez une légère exception). De plus nous verrons le moyen de faire naître le dévouement qui les fera exécuter, d'y attacher de la gloire ; mais sans aller si loin , supposons que pour 1600 phalanstériens associés, on aura 100 ou 200 salariés pour faire les travaux répugnans : tout en consentant à salarier, voir même à contraindre ces individus, on trouvera avantageux de les traiter le mieux possible, de leur persuader que dans leur travail répugnant il y a un honorable dévouement. Ce huitième de salariés sera donc plus heureux que nos prolétaires qui forment les sept huitièmes de la population actuelle.

Différentes dispositions matérielles contribuent aussi à rendre le travail attrayant : par exemple l'usage d'omnibus pour transporter un groupe de travailleurs à un quart ou à une demi-lieue ; ce qui sera d'ailleurs plus économique que de les y envoyer à pied.

Nous avons parlé d'introduire la division du travail dans l'industrie domestique , — celle de toutes qui emploie le plus de bras, qui est la plus importante et la moins perfectionnée, — et dans l'industrie agricole ; c'est à l'or-

(1) Dans la suite de ces écrits nous donnerons les preuves les plus détaillées du travail attrayant : les commençans peuvent se borner à admettre que les travaux seront seulement bien moins répugnans dans le Phalanstère que dans l'ordre social actuel.

ganisation sériaire que nous devons cette innovation si importante pour pouvoir fabriquer à bon compte et avec perfection.

Les *produits seront doublés, triplés*, par le rappel à l'agriculture et aux autres fonctions utiles de tous les oisifs et improductifs que la civilisation fait pulluler, parce que le travail y est répugnant, joint à la suppression d'un grand nombre de chômages et de temps perdu. La création des Phalanstères est le seul moyen de rendre la vie de la campagne attrayante pour les fortunes médiocres et minimes, de donner de l'ouvrage à tous ceux qui en demandent, et d'en faire demander par ceux qui préfèrent aujourd'hui l'oisiveté ou les improductives places du gouvernement.

Ces produits déjà doublés, triplés, seront ensuite augmentés de moitié en sus, et peut-être même doublés de nouveau par la fougue que les travailleurs mettront, soit à perfectionner les qualités, soit à multiplier les quantités.

Cette fougue, répétons-le, résulte soit de notre propension à l'enthousiasme entre coopérateurs, soit à la lutte entre rivaux. Il est reconnu qu'un homme passionné fait infiniment mieux et plus que tout salarié. Les barricades de juillet ont été construites avec une rapidité inconcevable pour les ouvriers eux-mêmes. Les mineurs de Liège mirent la même étonnante rapidité à creuser une galerie pour sauver leurs camarades enfermés dans une mine; et tous ces hommes travaillaient sans vouloir de salaire! Il n'y a donc rien de tel que de chercher les moyens de faire agir les hommes par gloire, lutte, enthousiasme.

L'augmentation des produits est la chose la plus importante, puisque dans notre belle France la fortune moyenne de 32 millions d'habitans n'est que de 11 sous par jour, et que 22 millions n'ont que 6 sous et demi par jour pour vivre.

Nous nous contentons d'annoncer que l'association quadruplera les produits, fera que le revenu de la France, de 6 milliards et demi, s'élèvera à 26 milliards.

Nous venons de montrer la double influence que l'attraction industrielle peut avoir sur la production : augmenter le nombre des travailleurs, augmenter la valeur de chaque travailleur.

Qu'on se rappelle en outre ce que nous avons dit de l'appui mutuel que les phalanges se prêteront : amélioration du sol, du climat, perfection dans la production. Enfin, rien que le fait de l'association entre 2,000 travailleurs, nous a permis de signaler, dès le premier paragraphe, des avantages économiques très-notables.

Encore quelques mots sur ce sujet.

La culture de la terre par grandes réunions est le vrai moyen de multiplier les vergers, les jardinages et les nourris d'animaux ; en un mot, tout ce qui demande beaucoup de soins. Les terres à blé, quoique diminuées d'un quart, rendront autant, parce qu'on aura plus de moyens pour les fumer ; on aura donc en plus le produit en légumes, viande et fruits du quart retranché de ces terres pour en faire des jardins, des prés artificiels et des vergers. En faisant des digues dans le haut des vallons, on aura des réservoirs pour établir de grandes irrigations qui doublent ou quadruplent les produits. Ce système d'irrigations est impossible avec le morcellement. Les réservoirs serviront, en même temps, pour des nourris de poissons séparés par espèces dans des viviers ; industrie qui doit être très-productive, vu la grande faculté prolifique et le prompt accroissement de ces êtres. La possibilité de s'entendre et de faire observer les règles qu'on s'imposera pour ne pas pêcher dans le temps du frai, pour détruire les chenilles, hannetons, etc., suffit pour donner une grande augmentation de produits. N'est-il pas évident

que toute *unité d'action* est possible, dès que les hommes sont réunis librement en corps compact, et au contraire, impossible dans une société qui a pour base le morcellement, le ménage familial?

Observez que nous sommes obligés d'employer le mot *morcelé* pour désigner toute industrie exercée par des hommes qui ne sont pas réunis par un lien sociétaire; ainsi nous appellerons morcelée, et l'agriculture anglaise, qui a lieu par immenses domaines, et la grande industrie manufacturière: car elles ont pour base le morcellement familial. Chaque propriétaire, chaque fermier, chaque ouvrier est un être qui a ses intérêts à part, et distincts de ceux de tous les autres hommes ses égaux, supérieurs ou inférieurs. Morcellement avec concentration, privilège, féodalité et monopole; morcellement avec découpure, sous-division, fractionnement infiniment petit, complication, anarchie, dépréciation et misère par extrême concurrence; voilà les deux termes extrêmes.

Annonçons que, outre les produits quadruplés, les jouissances doivent être plus que vingtplées: et ici je ne parle pas de la transformation des peines du travail en plaisirs, car cet avantage est tout à fait inappréciable.

On conçoit que dans cette réunion compacte il sera facile d'avoir un spectacle, un opéra. Chaque enfant sera, selon son aptitude, élevé à la musique, danse, déclamation, peinture, etc. Ainsi on ne manquera pas d'artistes; chacun ne jouera que dans le peu de rôles où il sera supérieur, le reste du temps il sera spectateur. Le spectacle deviendra ce qu'on a toujours désiré qu'il fût, et ce qu'il est moins que jamais, une école du beau et du bien. L'éducation d'artiste rapprochera les classes riches et pauvres. Un bon spectacle dans toute réunion de 2000 personnes! nous en avons à peine un mauvais soit pour une ville de 40 mille âmes, soit pour quatre villes de 10 mille âmes.

Dans tout Phalanstère il se formera une bibliothèque, et même, avec le temps, un muséum : aujourd'hui les curiosités ramassées par un individu sont bientôt dispersées par ses héritiers ; dans le Phalanstère un groupe impérissable les conservera passionnément : elles s'accroîtront donc indéfiniment.

CHAPITRE II.

AVANTAGES DE L'ORDRE SOCIÉTAIRE.

Voici un tableau qui, joint à ce qui précède, donnera une idée du but important, des améliorations immenses, que nous espérons atteindre en proposant un changement dans l'unité sociale.

RÉSULTATS

De l'industrie SOCIÉTAIRE.

Richesse générale et graduée.
Vérité pratique.
Liberté effective en toutes relations.
Paix constante.
Températures équilibrées.
Hygiène préventive.
Issue ouverte à tous les progrès.

CONFIANCE GÉNÉRALE ET UNITÉ D'ACTION.

De l'industrie MORCELÉE.

Indigence.
Fébrerie.
Oppression.
Guerre.
Intempéries outrées.
Maladies provoquées, typhus, syphilis.
Cercle vicieux sans issue pour les perfectionnemens.

MÉFIANCE GÉNÉRALE ET Duplicité D'ACTION.

Les annonces de ce tableau semblent une féerie. Pour les bien justifier il faudrait un volume de preuves et de développemens. Essayons toutefois de mettre sur la voie, en quelques pages, ceux qui voudront ensuite méditer profondément.

Indigence en richesse. — L'indigence, le paupérisme n'est que trop évident : il va croissant. Croissant surtout chez les peuples les plus riches ; les anglais et les français ! Nous avons déjà rendu probable le quadruplement des produits par l'ordre sociétaire (dans la suite de ces écrits nous nous attachérons à accumuler les preuves de cette

proposition). L'organisation phalanstérienne donnant aussi, à chacun, la faculté de trouver des travaux, et des travaux auxquels il soit apte, personne ne reste sans droit à une part de la fortune sociétaire. Alors disparaîtra le paupérisme, cette hideuse plaie suffisant à elle seule pour que la société ne soit jamais tranquille, pour que, avec la meilleure volonté du monde, on ne puisse pas donner des droits politiques au peuple. Il faut le tenir enchaîné parce qu'il a faim, tant qu'on ne sait pas de moyen pour le nourrir. Or il faut changer le petit ménage familial en grand ménage combiné, pour augmenter sensiblement les richesses : pour changer leur mode de distribution, tellement qu'à côté de pauvres par encombrement de marchandises et de denrées, il n'y ait plus de pauvres par misère et dénuement.

Fourberie en vérité. — Je suis bien aise de montrer qu'il est impossible de satisfaire les personnes qui voudraient une exposition courte. En effet, pour prouver, par exemple, le règne de la *vérité*, il faudra examiner les relations : 1° des humains dans leur Phalanstère ; 2° hors du Phalanstère, dans les armées industrielles ; 3° les relations des Phalanstères entre eux, leur commerce direct.

Et tout cela se complique ; car rien que les relations des hommes entre eux comprennent celles : 1° d'amitié ; 2° d'ambition ; 3° d'amour ; 4° de familisme.

Chacune de ces relations donne naissance au mensonge dans l'ordre civilisé, et n'y donnera pas lieu dans la vie sociétaire (supposer toujours un vingtième ou un huitième d'exception aux assertions). Cette différence tient à ce que jamais l'intérêt individuel n'est opposé à l'intérêt collectif dans l'ordre sociétaire, et qu'il l'est toujours en civilisation.

Enfin, pour montrer que les relations seront véridiques, il faudra détailler le mécanisme de la répartition équitable

des bénéfices par dividendes, affectés au travail, au capital et au talent (chap. IV) : car c'est surtout dans les affaires d'intérêt que les hommes sont aujourd'hui menteurs ; tout au moins dissimulés.

Le seul sujet, relatif à cette vaste question, dont nous ayons traité sommairement jusqu'ici, c'est du commerce. Nous avons montré que ses opérations ne pourraient plus être mystérieuses.

La comptabilité de la phalange sera aussi une affaire toute véridique. Il serait outrecaidant qu'un régent prétendît la tenir secrète. Les livres seront ouverts à tous, car tous seront actionnaires, copropriétaires. Plusieurs groupes d'individus qui se relaieront, coopéreront à la tenue de ces écritures. Il faudrait plus de vingt complices pour faire la moindre altération, cela n'est pas supposable de la part de gens qui ne sont pas aux prises avec le besoin, comme notre bas peuple civilisé.

Et pourquoi cette altération ? pour dissimuler un vol. — De quoi ? — d'argent. Mais nous verrons, chapitre IV, qu'on emploiera fort peu le numéraire, ainsi, un vol considérable, le seul qui convienne à beaucoup de complices, ne sera pas possible. — De denrées, de marchandises. Mais où les cacherait-on ? Quel parti pourrait-on en tirer sans se faire découvrir ?

Oppression en liberté. — Nous montrerons que la liberté, et toutes les améliorations que les libéraux veulent dans la politique, ne sont possibles, sans inconvénient, que dans l'ordre sociétaire. Quelques-unes même ne sont pas du tout possibles en civilisation, le vote rigoureusement universel, par exemple. Chaque élection fait perdre deux à cinq jours aux électeurs ; elle ne fera pas perdre cinq minutes dans le Phalanstère ; les informations, les discussions sur le mérite des candidats, auront lieu au milieu des réunions variées, des groupes de travail et de

plaisir ; — c'est surtout ce préalable indispensable qui, dans notre société d'isolement, est long, dispendieux, incomplet, — ensuite chaque harmonien en passant dans la galerie, par exemple, au moment de se rendre à un repas, ne perdra que le temps d'écrire son vote.

La liberté est un beau droit ; mais un autre bien plus beau, c'est le *droit au travail*. Faiseurs de constitutions, vous avez énuméré bien des droits imprescriptibles, mais vous avez oublié les plus sacrés ; le droit au travail, celui à une rétribution équitable, celui d'acheter les produits à un prix loyal (de n'être plus soumis aux manœuvres des marchands) ; ces trois droits constituent par leur ensemble celui d'*existence*.

Voici quelques-uns de nos principes : point de liberté sans un *minimum* d'entretien décent, garanti à tous ; sans une large option de travaux ; sans une éducation non pas primaire, ni même professionnelle, mais intégrale, c'est-à-dire développant toutes les facultés d'un homme, toutes ses aptitudes industrielles, scientifiques et artistiques.

Qu'est-ce, en effet, que la liberté sans argent, sans notre minimum ? La liberté de mourir de faim.

Qu'est-ce que la liberté d'un ouvrier civilisé, attaché toute sa vie à une même fonction ? La liberté de faire toujours cette seule chose, de mener une vie ennuyeuse.

Tous les jours les rues sont pleines d'hommes qui courent de porte en porte, en disant : donnez-moi de l'ouvrage. Votre civilisation est tellement combinée qu'on lui en refuse. Il est évident que cette exécrable immoralité n'aura pas lieu dans l'association phalanstérienne, et pour cela la phalange ne se mettra pas en dépense de générosité. Quel est, en effet, le mince travailleur qui ne produit pas plus qu'il ne lui faut pour vivre strictement ?

Guerre en paix. — Si l'esprit égoïste, dont l'étroit

ménage contient le germe, produit entre particuliers une guerre sourde, des procès, des banqueroutes, des vols, etc. ; le même égoïsme, le même esprit de famille, entre princes et grands, produit les *guerres*. Il y a long-temps qu'on a dit que jamais les peuples n'ont intérêt à se battre. Voulez-vous faire cesser les guerres ? Créez des Palanstères ; ce seront des séjours si attrayans que les princes, les grands, comme tous les autres humains, y viendront et y perdront leurs étroites vanités de famille. Toute cette masse d'hommes qui, ne sachant que faire, embrasse l'état militaire, n'en voudra plus ; les phalanges auront besoin de la paix, pour leurs relations commerciales et de plaisirs. La phalange, c'est la commune actuelle rendue compacte, unie de façon à avoir force et volonté puissante ; la commune, animée par des intérêts montant à un ou deux millions, revenu d'une phalange, et non plus à quatre cents francs, budget actuel d'une commune.

C'est l'intérêt individuel qui porte les banquiers à avancer de l'argent, non pas au gouvernement qui veut entreprendre la guerre la plus juste, mais à celui qui a le plus de chances de réussite. Supposez les Phalanstères organisés et hiérarchisés ; leurs *comptoirs* en correspondance avec ceux des chefs-lieux d'arrondissemens, de départemens, etc., comme ils le seront pour leurs relations commerciales ; un gouvernement attaqué trouverait des ressources pécuniaires six fois plus considérables que celles que les banquiers lui offrent aujourd'hui ; l'intérêt individuel des Phalanstères, serait de lui offrir d'autant plus qu'on aurait une plus grande crainte d'être envahi.

Intempéries en températures équilibrées. — Si l'organisation par phalange présente tous les avantages déjà énumérés ; si on voit de plus qu'elle en peut présenter encore d'autres, on ne peut pas douter que tous les peuples civilisés, barbares, patriarcaux, sauvages ne s'organisent

en Phalanstère. Or il est aisé de montrer que cette organisation donne le moyen d'arriver à l'amélioration des températures. Par l'influence de la culture intégrale du globe, nous rendrons l'Afrique moins brûlante, la Russie moins glaciale; par suite le climat de la France sera amélioré, car on aura rendu moins ardents les vents du midi, moins froids ceux du nord. Rien qu'en cultivant assez mal l'Europe, nous avons rendu nos hivers bien moins rudes que ceux des gaulois nos pères.

Maladies provoquées en hygiène. — Il est évident que l'organisation par phalange, améliorant immensément la vie, produira une longévité surprenante, puisque déjà les petites améliorations qui ont eu lieu depuis trois cents ans ont augmenté la vie moyenne de cinq ans par siècle. Si l'on compare différens pays entre eux, on trouve des résultats encore plus frappans: dans les Antilles, elle n'est que de 15 ans, même pour les créoles; dans quelques pays de l'Europe elle est de 18 ans; dans la France, de 29 ans. Si l'on choisit les départemens où l'industrie agricole est le plus perfectionnée comme le Calvados, elle est de 33 ans. En Suisse, canton de Vaud, elle est de 37 ans. Dans les villes, elle est bien moins considérable que dans les campagnes. Enfin, la vie moyenne des pauvres est épouvantablement courte, comparée à celle des gens aisés (1). Dans un Phalanstère, on reconnaîtra de suite si la santé d'un individu exige qu'on le mette en quarantaine; un simple avis fera éviter les relations de travail ou de plaisir qui seraient dangereuses avec

(1) J'ai pris ces chiffres dans le *Traité Élémentaire des probabilités* de Lacroix, p. 201. Voir aussi dans la *Revue Britannique*, cahier de mars 1830, un article sur la durée comparée de la vie humaine, les causes qui l'augmentent ou la diminuent: il est aussi question, dans cet article, de l'amélioration des températures par l'effet des cultures.

lui. Ces précautions, qui pourront rester permanentes parce qu'elles ne seront pas tyranniques, purgeront, après quelques générations, l'humanité de beaucoup de virus. Les dispositions hygiéniques du Phalanstère, la variété des travaux, qui ne permettra à aucun de faire sentir son influence délétère, rendront rares beaucoup de maladies. Les maux de nerfs des femmes cesseront quand leurs occupations ne seront plus aussi sédentaires. Ajoutez encore l'influence hygiénique du contentement moral; les inquiétudes des pères, des époux, des jeunes filles, des gens d'affaires, des ambitieux minent bien des santés. Enfin, une plus grande facilité de se marier devant régner, sous un régime où la fortune ne sera plus, comme à présent, la première nécessité, les races se croiseront; la beauté, la jeunesse choisiront habituellement la beauté, la jeunesse; ce qui n'a pas lieu chez nous. Finalement, l'espèce se perfectionnera.

Ajoutez tous ces motifs d'espérer aux humains une santé meilleure, songez que la civilisation, avec ses minces perfectionnements matériels, sait augmenter la vie moyenne de cinq ans par siècle, et voyez ce que vous pouvez espérer.

Cercle vicieux de la civilisation, en issue ouverte à tous les progrès. — Ce serait ici le cas de montrer à tous les libéraux et philanthropes, à tous les hommes qui aiment le progrès, que presque toute amélioration tentée en civilisation a, d'un autre côté, produit quelque inconvénient qui la compensait. Le gouvernement représentatif est une bonne chose; mais cependant sans lui nous n'aurions pas d'aussi énormes impôts. La liberté de la presse est notre palladium; mais elle donne la direction de l'opinion à des hommes qui n'en sont pas à beaucoup près tous dignes ou capables. L'opposition parlementaire, et même extra-parlementaire, est indispensable en civilisa-

tion ; sans elle , le peuple ne serait pas éclairé , ni le gouvernement non plus ; sans elle , il n'y aurait point de discussion précédant le vote des lois ; mais cependant , l'opposition , — c'est la guerre !

De prime-abord , comme après avoir beaucoup réfléchi , on ne voit pas de remède à ces maux ; on ne voit point de conciliation possible entre l'autorité et la liberté ; point de moyen d'opérer le bien sans mélange de beaucoup de maux.

Nous osons , nous , élever la prétention de montrer , ce que , par inadvertance , aucune philosophie n'a su faire jusqu'ici , QUE DIEU A BIEN FAIT L'UNIVERS , nous a créés pour le bonheur. Nous prétendons qu'une fois les séries de travailleurs engrenées et mises en train , l'ordre se maintiendra sans aucun moyen coercitif (pour mieux dire , en renonçant aux dix-neuf vingtièmes des moyens coercitifs actuels), et tout en laissant à chacun la plus grande liberté , en lui procurant une liberté vingt fois plus grande que celle dont il jouit à présent.

CHAPITRE III.

COURTES SÉANCES ; TRAVAIL VARIÉ.

L'association telle que l'a conçue M. Fourier , et nous n'imaginons pas qu'on puisse la concevoir autrement , pivote entièrement sur les groupes de travailleurs formés librement et exerçant , en courtes séances , des industries variées.

Il faut nous attacher à justifier cette organisation , qui étonne les personnes à qui on en parle pour la première fois.

Nous le ferons brièvement dans cet écrit , sauf à aborder ultérieurement les détails de ce sujet.

Chacun étant libre de ne faire que ce qui lui convient ,

comment tous les travaux nécessaires seront-ils exécutés? Répondons par une autre question. Comment se fait-il que tous les matins une ville est suffisamment approvisionnée en toutes sortes de denrées, malgré que personne ne se mêle des arrivages, malgré que chacun porte, à son gré, telle ou telle denrée au marché?

Reconnaissons que dans le Phalanstère, comme dans nos cités, le travail se réglera sur les besoins; bien des gens se porteront aux industries les moins attrayantes, parce qu'ils verront que c'est celles-là qui recevront les plus fortes rétributions.

Quand la régence verra un service languir, elle avertira de la nécessité que des sectaires viennent le faire; elle accordera quelque prime, sur les fonds dont on lui laisse la disposition: elle s'engagera surtout à recommander cette industrie le jour où les phalanstériens feront entre eux la distribution des bénéfices annuels; et on saura que cette recommandation doit être efficace.

Mais comment organiser tant de travaux variés? — Il faut tous les jours panser les animaux, préparer les repas, nettoyer les chambres; le travail de la buanderie aura lieu régulièrement une fois par semaine.... etc.; ainsi donc la régence n'aura pas d'ordres à improviser pour la majeure partie des travaux. Pour bien des choses on dira aujourd'hui comme hier. — Mais cela n'empêchera pas la variété; car aujourd'hui ce sera tels sectaires du groupe qui opéreront, hier c'était tels autres; car aujourd'hui comme hier, ceux qui ont pansé les chevaux pendant deux heures le matin, se séparent ensuite pour aller, chacun selon son aptitude, vaquer à d'autres fonctions.

Tous les jours, une demi-heure avant le repas du soir, il y aura une réunion, *bourse* où on concertera les travaux du lendemain, dans les deux suppositions de beau et de mauvais temps. La régence aura préparé les propositions.

Les chefs de chaque groupe, délégués *ad hoc*, décideront s'ils travailleront ou non.

Dans les premiers temps, et jusqu'à ce que l'expérience ait prouvé si on peut sans inconvénient accorder une plus grande liberté, il sera mieux que les chefs de groupe n'aient que le droit d'observation, et soient tenus de suivre les injonctions de la régence. Chaque sectaire saura aussi que du moment où il entre dans un groupe, il est tenu de suivre les décisions du chef. Il ne pourra opter, que quand il se trouvera appartenir à deux groupes devant travailler en même temps. — Et remarquez qu'on peut encore réglementer ce dernier point, en exigeant que chacun fasse connaître dans quel ordre de préférence il classe les différens groupes aux travaux desquels il coopère.

Dans d'autres écrits nous donnerons plus de détails, sur la manière dont nous concevons la tenue de la bourse.

Le travail varié est de nécessité essentielle dans les occupations domestiques, d'horticulture, de soins des animaux. — La ménagère ne fait pas souvent deux heures de suite la même chose; il faut absolument n'employer que peu de temps à panser les animaux, nettoyer les volailles, leur donner à manger; la cuisson des rôtis et la préparation de la majeure partie des alimens, le pot bouilli excepté, ne dure pas deux heures. — Remarquez à cet égard qu'éplucher, par exemple, sera une autre fonction, que faire cuire, que servir, que enfin relaver, ranger; attendu que quatre ordres différens de personnes seront consacrés à ces quatre fonctions successives. — Les professions industrielles comme menuiserie, forge, charonnage, comportent généralement de plus longues séances; hé bien, elles seront plus longues; nous ne voulons rien forcer; nous cherchons à nous rapprocher de ce qui est naturel et convenable.

Remarquez que l'ouvrier de lime et de marteau, en conservant sa spécialité, peut s'unir successivement à différens groupes voués à des industries, à des confections spéciales, si pour chacune de ces confections, la lime ou le marteau est nécessaire : ainsi, continue M. *Fugère*, à qui nous empruntons cette idée, un ébéniste pourra aider le mécanicien, le luthier, le menuisier. Ainsi la pratique d'une même fonction n'est pas toujours incompatible avec l'affiliation d'un individu à plusieurs groupes de travailleurs.

C'est surtout dans l'industrie agricole que ces dispositions auront lieu : il est probable que beaucoup de corporations se formeront pour la culture de tel fruit, de tel légume ; les uns se passionneront pour telle variété de pomme, contrairement à d'autres cultivant telle autre dont la saveur est un peu différente : donc l'homme qui sait ou tailler, ou greffer, ou labourer, pourra s'adjoindre, rien que pour exécuter une même parcelle de fonction, à plus de dix corporations.

C'est de ces affiliations que dépendra le bon accord, l'union par la multiplicité des liens affectueux, la fusion de l'intérêt individuel dans celui de la masse, enfin la facilité de parvenir à la rétribution ; de cela dépendra aussi la lutte des groupes, l'émulation qui doit porter les produits à la perfection.

On objecte contre la variété des occupations, que cela exigera plusieurs apprentissages au lieu d'un trouvé déjà fort dispendieux par l'ouvrier. Qu'un long exercice est nécessaire dans toute fonction pour y atteindre à la perfection ; enfin qu'on perdra du temps à chaque changement.

Temps perdu. — Notre édifice est distribué de façon que dans deux minutes on peut aller d'un bout à l'autre,

sans s'exposer à la pluie, au vent. Des souterrains facilitent les communications avec les étables et autres servitudes établies dans des bâtimens séparés du corps principal. La plupart des courses extérieures ne s'étendent pas à un quart de lieue qu'on peut faire en dix minutes. Quand il faudra aller plus loin, le trajet se fera presque toujours en voiture. D'ailleurs, au loin ce n'est plus le jardinage, c'est la grande culture, laquelle comporte de plus longues séances.

Enfin, en profitant de l'interruption naturelle, que trois repas qu'il faut faire, apportent aux travaux, on pourra sans inconvénient, dans les occupations qui comportent le changement, se livrer à quatre différentes dans la journée. Nous n'en demandons pas plus.

Quant à la précision, pour que tous les changemens qui doivent avoir lieu, se fassent au même instant; le bruit d'une forte cloche, ou un coup de canon qui s'entende dans tout le territoire du Phalanstère, un signal mis sur la tour, seront des moyens d'avertissement. Les habitans du Phalanstère, que nous appelons *harmoniens*, sauront qu'ils doivent s'habituer à l'exactitude.

On perd du temps quand on travaille avec lenteur, dégoût et mollesse, quand, après avoir fait huit heures les mêmes efforts, la fatigue commence à se faire sentir. Calculez le temps que le paysan passe appuyé sur sa bêche; il s'arrête, pour regarder, dès qu'il voit quelqu'un; il est curieux parce que son travail ne le passionne pas.

Apprentissage. — La plupart des travaux champêtres et domestiques, exigent un très-court apprentissage, et si dans beaucoup de métiers l'apprentissage est long, c'est parce que le maître cherche à gagner sur son apprenti plutôt qu'à l'instruire. D'ailleurs, la soudivision des fonctions en parcelles, que notre système a l'avantage de nous permettre de réaliser, rend les apprentissages bien plus faciles.

Perfection. — Pour atteindre à la perfection il faut pratiquer souvent. Mais cependant les arts les plus difficiles n'exigent pas qu'on s'en occupe plus de quatre fois par semaine, pendant quatre heures chaque fois. Le système des courtes séances est donc, à plus forte raison, applicable à la généralité des travaux domestiques agricoles, sans nuire à la perfection des produits.

En civilisation on tombe constamment dans l'un des deux excès suivans :

1° Laisser faire à la même personne toutes les parcelles d'une fonction. — Je pourrais remarquer que ce n'est pas le tout d'être agronome instruit, il faut être maître pour diriger des ouvriers, négocier pour vendre sa marchandise, éduquer de ses enfans au moins dans le bas-âge, il faut, jusqu'à un certain point, être légiste à cause des fréquentes contestations avec les voisins; etc., mais sans sortir des fonctions agricoles, le même individu ne doit-il pas savoir fumer, labourer, semer, récolter, conserver, etc.? nous voulons, nous, diviser les fonctions suivant les aptitudes. Alors les apprentissages ne seront plus longs, ni répugnans, alors on atteindra à la perfection par le système des courtes séances qu'on accuse de s'y opposer.

2° Appliquer le même individu constamment à la même fonction; au détriment de sa santé, malgré qu'on abrutisse ainsi l'homme physique et intellectuel. — Remarquez bien que la civilisation ment quand elle dit que c'est pour arriver à la perfection qu'elle agit ainsi. Car ce ne sont pas aux choses les plus difficiles à faire qu'on inféode généralement les ouvriers. C'est aux travaux les plus simples, appointer des épingles, conduire un métier de filature, tourner une manivelle. L'ouvrier habile change très-souvent d'occupation, même quand il reste occupé du même état, aujourd'hui il finit un meuble, demain il

en commence un autre. L'ouvrier plus habile encore est contre-maître, il a tous les détails de la surveillance, il ne travaille que de temps en temps aux choses difficiles; dans une serrurerie, il dirige et aide le limeur, le poseur, le forger.

Les professions très-insalubres du doreur, du filateur, de l'éguiseur, du bureaucrate, etc., cesseraient de l'être si on les alternait convenablement avec d'autres.

Parlons encore spécialement des *études scientifiques*, des arts difficiles, des grandes fabrications: car c'est ici qu'on rencontre le plus d'exceptions à la règle générale; il y en a cependant moins qu'on ne croit.

La crainte du plagiat a forcé jusqu'ici les savans, les littérateurs, les artistes à travailler presque toujours isolément; mais plus d'un exemple et plus d'un indice tend à montrer que la majeure partie de ces travaux peut se faire avantageusement par groupes et par courtes séances. Lisez l'*Atlantide* de Condorcet, vous verrez que de recherches scientifiques il a indiquées qui ne peuvent se faire qu'en association.

A l'école polytechnique, là où il y a la plus grande masse de travaux scientifiques, ils ont lieu par courtes séances et avec une sorte de variété. Ne sait-on pas que les artistes les plus habiles dans l'art le plus difficile, les violonistes, les peintres, les médecins, sauf dans le temps des études, n'ont guère besoin de travailler plus de deux heures par jour pour conserver leur supériorité et même pour l'augmenter? Un très-habile ajusteur pourrait donc aussi ne pas faire toute la journée le même ouvrage.

Si les apprentissages se font par séances fort longues, c'est surtout parce qu'après avoir commencé assez tard, quelquefois à 20 ans, en sortant tout neuf du collège, on est pressé d'apprendre vite les choses dont on doit vivre.

Pour les parens, comme pour le gouvernement, l'économie exige qu'on ne laisse les élèves que deux ans à l'école polytechnique; mais si une moitié de la journée on pouvait les faire travailler de façon à gagner leur vie sans être à charge ni à leurs parens ni à l'état, il serait avantageux que les cours durassent quatre ans au lieu de deux ans. Les séances seraient deux fois plus variées, on n'en apprendrait que mieux; l'instruction ne serait plus dispendieuse; l'hygiène y gagnerait comme le reste.

A défaut d'un chapitre spécial sur l'éducation, terminons celui-ci en faisant remarquer que les courtes séances, par elles-mêmes, par les rivalités et l'enthousiasme qui en résultent, par la faculté qu'elles donnent d'introduire en combinaison des travaux productifs avec ceux spécialement instructifs, feront que l'éducation d'un Phalanstère aura une perfection dont les meilleurs instituts civilisés ne peuvent pas approcher (page 2).

Supposez l'association impraticable avec des adultes; M. Fourier aura encore rendu le plus grand service possible à l'humanité en lui enseignant que du moins on peut appliquer ses idées à une réunion d'enfans, de 3 à 12 ans (en minimum 300 enfans surveillés par 50 professeurs) et créer ainsi un système d'éducation primaire qui satisfasse aux conditions suivantes :

1° Faire éclore tous les instincts et aptitudes de chacun des enfans. Facultés physiques, morales, intellectuelles; goûts pour les travaux de ménage, de culture, d'arts mécaniques ou libéraux, de sciences, de littérature... etc., tout développer, donner à tout la première culture. On ne garde les enfans que jusqu'à douze ans, ainsi c'est ensuite par la pratique, ou dans les écoles spéciales, qu'ils achèveront de se perfectionner. — 2° Exercer tous les enfans au travail sans le secours des punitions, l'emploi

continuel de la contrainte. Sans développer ici , tous nos moyens pour rendre les travaux attrayans , observons que seulement pour ne pas rester seul à s'ennuyer , chaque enfant se mêlera de lui-même à quelque petite escouade de travailleurs , choisissant dans les vingt ou trente ateliers toujours en activité , celui qui lui plaît de plus. — 3° Faire que l'éducation soit donnée sans sacrifice de parens ni de personne , qu'enfans et professeurs gagnent au moins assez pour leur entretien.

Ce système généralisé n'aurait qu'un des nombreux défauts de nos collèges , c'est qu'il isolerait les enfans de leurs parens. Mais je ne vois que l'institution complète du Phalanstère qui puisse y remédier.

C'est par un institut de ce genre que la société commanditaire dont M. Baudet-Dulary est le gérant , à l'intention de débiter. Et ce n'est que quand l'école d'enfans aura réussi , que cette société essaiera d'établir un Phalanstère d'adultes dans le terrain de cinq cents hectares qu'elle possède à Condé-sur-Vesgre (1).

(1) Ce terrain situé à 13 lieues de Paris , 9 de Versailles , a été acheté il y a deux ans tout-à-fait en friche et couvert de bruyères pour y faire l'essai de la théorie sociétaire. Il est déjà presque entièrement mis en culture , des bâtimens d'exploitation ont été construits , d'autres se continuent. — S'adresser , au reste , pour les renseignemens , franc de port , à M. Baudet-Dulary , docteur-médecin , ancien député , aujourd'hui cultivateur à la ferme du Phalanstère , commune de Condé-sur-Vesgre , canton de Houdan , département de Seine-et-Oise.

CHAPITRE IV.

MÉCANISME DE LA RÉPARTITION.

§ I. IDÉE GÉNÉRALE.

Nous voici arrivé au chapitre le plus aride, mais aussi à celui qu'il importe le plus d'étudier pour bien comprendre l'ordre sociétaire. En effet, si tout pivote sur les courtes séances dont nous avons parlé, tout aboutit à la répartition.

Une partie des produits du travail est consommée par chacun des sociétaires, et le paragraphe 4 expliquera comment on en établit la comptabilité. Dans les trois premiers paragraphes il faut enseigner à répartir le produit total de l'industrie sociétaire, entre chaque associé équitablement, et de façon à ne mécontenter personne.

Mettez en communauté 1600 individus qui n'exercent chacun qu'une fonction, qu'un métier; à l'époque de la répartition des produits il sera impossible de les contenter. Chacun demandera le plus possible pour son travail, et celui même qui recevra plus qu'il ne mérite, se croira souvent lésé. Il y aura anarchie, dispute et bientôt dissolution, si on emploie le vote universel des associés pour régler la répartition. Si un supérieur classe les individus, leur donne des grades, et finalement répartit les bénéfices, il faudra que les murmures, la critique, l'opposition contre ses décisions soient contenues dans des bornes resserrées, pour que l'association ne soit pas troublée. Liberté anarchique et obéissance aveugle, voilà les deux élémens qui, dans des proportions diverses, composent tous les ordres sociaux, grands ou petits, communauté religieuse, régiment ou nation, dans lesquels il y a solité de fonctions.

Prenons actuellement 1600 associés qui aient chacun

exercé trente fonctions, ou parcelles de fonction ; si on vote séparément combien on donnera à Pierre pour tel travail, puis pour tel autre, etc., on aura 48,000 votes (1600 fois 30) ; c'est énorme, d'ailleurs chacun donnerait son avis sur une foule de travaux, où il est incompetent ; aussi ne voulons-nous pas indiquer ce système comme praticable ; mais nous observons seulement que Pierre recevant sa part fractionnée en trente portions ne mettra à la défense de chacune que le trentième de la tenacité qu'il aurait mise s'il eût été question de la part totale : voilà donc un germe de répartition sans haine, dispute, désunion.

Pour simplifier, et avoir encore plus de garanties d'accord, au lieu de distribuer directement aux individus, nous ferons une première distribution aux séries, ensuite chaque série distribuera entre les groupes la part qu'elle aura obtenue, enfin les membres de chaque groupe se distribueront entre eux la part allouée à leur groupe. Une grande phalange ne contenant pas plus de 400 séries, on voit qu'il est bien différent, dans l'assemblée générale, d'avoir 400 ou 48,000 votes à émettre.

Chacun aura bien moins de tenacité quand il s'agira de voter la somme à allouer à une série, même sur le bénéfice de laquelle il a de grandes prétentions, que s'il est question de décider directement quelle part il aura.

Quand on arrive à la répartition entre groupes d'une série, et entre membres d'un groupe, l'intérêt personnel est plus directement touché : mais il s'agit de sommes moindres, d'appréciations de mérite réciproque entre gens qui se connaissent mieux, entre co-travailleurs qui ne peuvent pas se tromper, se dissimuler que tel a dirigé les travaux, que tel n'était qu'apprenti ; entre co-sectaires, liés d'amitié, vivement attachés les uns aux autres par les communes intrigues industrielles qu'ils ont soutenues en-

semble et avec enthousiasme. Ainsi les liens affectueux augmentent en même tems que l'égoïste cupidité.

Revenons à la distribution aux séries, et disons que nous pouvons mieux faire que de poser *a priori* les questions : combien donnera-t-on à telle série ? combien à telle autre ? etc.

Pour cela établissons deux opérations distinctes : d'abord ranger les séries suivant leur mérite à une forte rétribution, et ensuite allouer une certaine prime à chacune.

Enfin, dernier perfectionnement, on fera en deux fois la double opération précédente. On groupera d'abord les séries en trois (ou cinq) classes ; à chacune on allouera une part des bénéfices. Ensuite les séries de chaque classe se rangeront entre elles par ordre et se partageront la part donnée à leur classe.

Les considérations précédentes sont relatives à la rémunération du travail et du talent réunis. Quant au capital, ce qu'il y a de plus simple, c'est de supposer que l'acte de société qui constitue le Phalanstère, a spécifié que les intérêts des capitaux seraient les quatre douzièmes, par exemple, des bénéfices.

§ 2. DÉTAILS DE DISTRIBUTION ENTRE SÉRIES ET ENTRE GROUPES.

On votera d'abord quelles séries doivent être considérées comme, 1° de nécessité, 2° d'utilité, 3° d'agrément (je préférerais cinq divisions à trois, mais n'importe) ; c'est le partage en classes. On décidera ensuite que ces séries doivent être rémunérées, par exemple, dans le rapport des nombres 5, 4, 3, supposé qu'elles aient travaillé autant les unes que les autres. Enfin on relèvera le nombre d'heures de travail (nous verrons, paragraphe 4, qu'il est fort aisé de le constater ; d'ailleurs on comptera par nombre rond). On pourra finalement faire les calculs suivans :

PRIMES.

881 mille heures pour les séries de nécessité rétribuées à 5 font	4405
2030 <i>id.</i> d'utilité 4 . .	8120
1205 <i>id.</i> d'agrément 3 . .	3615

4116 mille heures de travail. Total des primes 16140

La prime sera donc la 16140^e partie du produit total. S'il monte à 1,614,000 fr., la prime sera de 100 fr., et la part des séries de nécessité sera 440,500 fr.

Les membres des séries de nécessité se réuniront ensuite pour distribuer entre leurs séries la part de 440,500 fr. que l'assemblée générale leur a allouée. Les membres des séries d'utilité, ceux des séries d'agrément en feront autant de leur côté. Les opérations n'auront pas lieu simultanément, car il faut que ceux qui ont travaillé dans des séries de classes différentes puissent assister aux séances des unes et des autres.

Les secondes distributions se feront à peu près comme le premier partage ; cependant, comme le procédé devient un peu plus compliqué, parce qu'il faut plus de précision, nous allons le détailler.

Parlons des séries de nécessité que je suppose au nombre de quatre-vingts. D'abord elles se classeront en cinq différens ordres, et ensuite on fixera les chiffres qui devraient représenter la rétribution des séries de chaque ordre si elles étaient d'égale force. Supposons que ces deux premiers votes donnent le tableau suivant :

	NUMÉRO de mérite.
12 séries de 1 ^{re} nécessité, savoir a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k et l, à rétribuer	10
18 de 2 ^e nécessité, savoir A, B, C, ... L, M, N, O, P, Q et R, à rét.	9
24 séries de 3 ^e nécessité, savoir à rétribuer	8
16 séries de 4 ^e nécessité, savoir à rétribuer	7
10 séries de 5 ^e nécessité, savoir à rétribuer	6
— total, 80 séries.	

Il faudra ensuite considérer le nombre d'heures que chaque série a consacrées au travail. Et comme il faut

combinaison cet élément avec la vigueur des sectaires, l'ardeur qu'ils mettent au travail, supposons que, pour estimer tout cela en bloc, on prenne une échelle des douze premiers chiffres (il vaudrait peut-être mieux prendre trente numéros pour apprécier plus de nuances) et qu'on attribue l'un d'eux à chaque série pour représenter ce qu'on peut appeler sa *force* travaillante. On aura, je suppose :

			NUMÉRO de force.
7	Séries savoir, c, d, h, A, H, L, et N, dont la force sera représentée par	2	
20	id. b, e, i, k, C, D, E, I, M,	id.	6
30	id. g, j, f, l, etc.	id.	8
18	id.	id.	9
4	id. a, etc.	id.	11
1	id.	id.	12

Avec les données qui précèdent, on établira les calculs de répartition.

Les trois séries c, d, h, évaluées au mérite 10 et à la force 2, devront recevoir chacune 20 primes (2 fois 10) et ensemble 60 primes. La série a, au mérite 10, et à la force 11, recevra 110 primes.

On calculera de même pour les autres séries, et on aura le tableau suivant (1).

(1) Les calculs contenus dans ce tableau, ainsi que ceux relatifs au partage entre les trois grandes classes de séries, constituent des règles d'*alliage*. M. Fourier n'entre pas dans ces détails; il dit seulement (*Traité II*, 592) que la balance des titres des séries, nombre des sectaires, nombre des séances, etc., est une affaire purement arithmétique, qu'on réglera par la règle d'*alliage*. Pour régler numériquement chacun des différens titres de séries, ou l'ensemble de ces titres que j'appelle leur *force* travaillante, il n'indique pas l'emploi de numéro pris, par exemple, dans une échelle des 12 ou des 30 premiers chiffres; mais il nous a semblé que l'emploi de ces chiffres sériaires rentrait tout-à-fait dans ses idées. A l'école polytechnique, un numéro compris entre 0 et 20, sert à indiquer la manière plus ou moins satisfaisante dont un élève répond à une interrogation: à la fin de l'année, on additionne tous les numéros obtenus, et on prend la *moyenne* pour avoir une mesure de la force de chaque élève.

DÉSIGNATION DES SÉRIES.		NUMÉRO DE MÉRITE DES SÉRIES.	NUMÉRO DE FORCE DES SÉRIES.	NOMBRE DE PRIMES allouées A CHAQUE SÉRIE.	TOTAL DES PRIMES des séries de MÊME FORCE ET MÉRITE.	TOTAL DES PRIMES par ordre DE SÉRIES.
3 Séries	c, d, h	10	2	20	60	
4 id.	b, e, i, k	id.	6	60	240	
4	g, j, f, l	id.	8	80	320	
1	a	id.	11	110	110	
Total des séries de 1 ^{re} nécessité						730
4 Séries	A, H, L, N	9	2	18	72	
5	C, D, E, I, M	id.	6	54	270	
<i>Il est inutile de continuer ces détails.</i>						
Total des séries de 2 ^{me} nécessité						920
Total des séries de 3 ^{me} nécessité						1030
Total des séries de 4 ^{me} nécessité						800
Total des séries de 5 ^{me} nécessité						520
TOTAL des primes						4000

La part des séries de nécessité étant 440,500 fr., elle sera partagée, en 4000 primes; posons 110 fr. la prime (je néglige les centimes).

A ce taux la part de la série *a* sera 12,100 fr.; celle de la série *b* 6,600 fr.; celle de la série *c* 2,200 fr., etc.

Voilà donc enfin la distribution faite entre les séries.

Le mécanisme que nous venons de détailler, servira pour faire la distribution entre les groupes d'une série. Observons seulement que la précision pourra devenir très-grande; des groupes occupés de cultures, de travaux analogues, évalueront bien plus exactement leur mérite et leur force que ne l'ont pu faire des séries qui pratiquent des travaux divers. D'ailleurs, outre la précision qu'on peut mettre dans l'évaluation de ces deux élémens, le travail exécuté par chaque groupe devient un nouveau moyen d'appréciation fort exact pour les groupes des séries occupées de la production d'objets matériels.

§ 3. DÉTAILS DE DISTRIBUTION ENTRE INDIVIDUS.

Nous avons dit qu'il fallait déclarer, dans le contrat d'association, que les intérêts du capital seraient servis avec les 4 douzièmes, par exemple, du bénéfice total.

Si l'on veut bien admettre que dans le Phalanstère il n'y aura ni haine, ni jalousie, ni mépris entre pauvres et riches (proposition qui, j'en conviens, exige toutes les preuves que M. Fourier en donne), au lieu de décider d'avance, dans un acte de société, la portion des bénéfices qui sera allouée aux intérêts des capitaux, on peut laisser les phalanstériens voter tous les ans la fraction convenable en assemblée générale. Tout à l'heure nous montrerons qu'on n'a rien à craindre de cette seconde manière d'opérer.

Relativement à la rétribution aux deux facultés travail et talent, ne nous contentons pas de rappeler les considérations d'équilibre entre la cupidité et les affections énoncées paragraphe 1; allons plus loin : montrons qu'il n'y a pas de motif pour qu'on se querelle dans le groupe.

Nous l'avons déjà dit : dans chaque groupe, on votera d'abord les chiffres, par exemple, 4 et 3, qui serviront à déterminer la proportion suivant laquelle on partagera la part totale en deux lots, allouée au travail et au talent. Reste à répartir chacun d'eux entre individus.

On établira d'après les notes tenues (voir ci-dessous paragraphe 4), dans chaque groupe, de la présence ou de l'absence des membres aux séances de travail, le chiffre indiquant la proportion dans laquelle chacun aura droit sur la part allouée au travail. Voilà qui aura lieu sans discussion. — La rétribution au talent n'en fera pas naître davantage ; car ce sera une offrande de tous les sectaires à un petit nombre d'entre eux : en effet, les notes des heures consacrées au travail apprécient en même temps les salaires

mérités par chaque sectaire pour les diverses fonctions qu'il a pu remplir dans le groupe ; ainsi une partie du talent est déjà rémunérée et confondue avec le travail : le lot affecté au talent proprement dit est donc une prime accordée en sus , parce que la somme arithmétiquement allouée au travail est souvent sensiblement inférieure au mérite.

Une prime de talent sera encore souvent accordée à tel vieillard , tel homme instruit qui n'aura pas travaillé du tout avec le groupe , mais qui aura coopéré en conseils.

Outre les lots de talent donnés par chaque groupe , il y en aura d'autres votés directement par chaque série , par la phalange entière. — Enfin on en recevra encore des phalanges étrangères , si on a fait quelque chose qui leur ait procuré une jouissance quelconque. Par exemple : une pièce de théâtre , un appareil contre la fumée.

Avant de répartir la masse des produits entre les séries on fera donc une part pour les dépenses générales de la phalange , et bien des séries avant de répartir entre leurs groupes prélèveront une somme pour leurs dépenses générales faites ou à faire.

Parmi les dépenses générales de la phalange seront les lots de talent à distribuer intérieurement et extérieurement , les honoraires alloués à la régence , le budget spécial des dépenses que cette régence ordonne directement... etc. ; c'est sur ce budget qu'elle donne des primes pour encourager une industrie languissante (page 28).

Voici les motifs qui nous font croire que les pauvres voteront volontiers la part du capital. Ils ont sous les yeux le mécanisme du Phalanstère , et voient qu'il ne peut pas se soutenir sans des inégalités en tous genres , même en fortune (je ne prétends ici qu'énoncer cette proposition ; car nous n'avons pas pu exposer dans cet écrit les avantages de la *participation* qui , par exemple ,

fait jouir les pauvres des bonnes dessertes des tables des riches, des équipages communaux fournis par abonnement, des spectacles, dont les riches font la majeure partie des frais, par goût et par ostentation). Ils voient le riche les aimer ; car l'éducation soignée que tous reçoivent lui permet de se plaire avec les pauvres ; ils le voient dépenser sa fortune, non plus comme aujourd'hui en luxe personnel, mais bien pour soutenir le lustre des séries et groupes dont il fait partie. (C'est parce qu'il est démontré que le luxe sériaire sera une source de jouissances infiniment plus grandes que celles du luxe personnel, que nous osons affirmer que les riches préféreront le premier au second.) Ils aiment le riche, parce que celui-ci, dans son intérêt même, est affable, généreux, pour exciter tout le monde au travail : car, après tout, c'est l'ensemble du travail passionné de la phalange qui procure de fortes rentes aux capitalistes.

Le riche laissera des legs à bon nombre de sectaires pauvres, qu'il a vus affectionnés à sa personne, et suivant avec soin ses avis dans les luttes industrielles ; le plus pauvre espère que lui ou ses enfans deviendront riches (cela est aussi facile en harmonie que difficile en civilisation) ; enfin, la répartition de la masse qui revient aux capitaux doit être réglée de façon à favoriser, par un intérêt deux, trois fois plus fort, les petites épargnes.

Dans les commencemens d'un Phalanstère, il sera convenable que la régence *garantisse* à chaque personne un *minimum* de salaire, réglé sur l'habileté qu'on lui reconnaîtra bientôt. Cette mesure en entraîne une autre, la fixation d'un minimum d'intérêt aux capitaux : cinq pour cent, par exemple. Alors, il n'y a que l'excédant des produits, après ces prélèvements faits, qu'il faille distribuer d'après les procédés ci-dessus.

Si on ne garantit ni salaire minimum, ni intérêt minimum, on doit distribuer la masse totale des produits obtenus dans l'année; masse comprenant aussi bien la valeur de ce qui a été consommé pour faire vivre les phalanstériens, que la valeur de ce qui reste soit en denrées dans les magasins, soit en bonification de l'immeuble.

Le produit des terres est 12 p. 0/0; sur quoi le propriétaire prélève 4 p. 0/0 de revenu. — Nous avons établi que les produits quadruplèrent. Mais supposons que les premières années, un Phalanstère ne rapporte que 18 p. 0/0, ce qui ferait établir à peu près à 6 la part du capital.

Au lieu d'avoir, par exemple, 10,000 actions de 500 fr., à 6 ou à 16 p. 0/0, voici ce qu'on pourra établir :

INTÉRÊT POUR 100 FR.		
	Pendant les premières années.	Quand les produits seront quadruplés.
4,400 actions à	5	12
3,400 <i>id.</i>	6	16
2,200 actions, subdivisées en 11,000 coupons de 100 fr., à . . .	8	24

Les coupons d'action sont destinés aux premières épargnes de l'ouvrier qu'on veut rendre promptement co-propriétaire de l'établissement : ceux qui unissent leur terres à celles de la propriété sociétaire doivent être ensuite les plus favorisés. Bien entendu, d'ailleurs, qu'on limitera le nombre des actions à fort intérêt que chacun pourra posséder : les riches capitalistes n'auront droit qu'aux actions de 5 p. 0/0, qui plus tard rapporteront 12.

§ 4. COMPTABILITÉ, DÉPENSES, TRANSACTIONS INTÉRIEURES.

Le procédé de répartition dispense la régence du Phalanstère d'avoir des comptes détaillés pour le travail de chaque associé. Ces comptes seraient difficiles à tenir, et donneraient lieu à des discussions, car ils seraient

sujets à erreur. Les groupes seuls tiennent des notes du temps consacré par chaque sectaire au travail ; et dans les groupes , où on n'a pas voulu se donner la peine de tenir des comptes exacts , on répartit approximativement. Il suffit au reste que dans chaque groupe un individu ait la charge de marquer , après chaque travail , sur la liste des sectaires , ceux qui ont été présents , et de placer un numéro de mérite à côté de chaque marque , pour indiquer l'habileté , le grade industriel que le groupe reconnaît à chaque sectaire. — Alors on trouvera , peut-être , que pendant un an , j'aurai travaillé dans un même groupe 80 heures comme chef ouvrier , 200 heures comme troisième ouvrier , 100 heures comme sixième....

On peut imaginer qu'on fera chaque quinzaine un relevé de ces notes , alors que la mémoire est encore fraîche : ainsi , tout ce qu'il faudra au bout de l'année est réduit à une liste nominative , accompagnée de 24 colonnes ; colonnes doubles , l'une pour le nombre d'heures de travail de chaque sectaire , l'autre pour le numéro relatif au mérite de ce travail.

Sur la part totale de chacun , dans les produits de la phalange , il faudra déduire ses dépenses.

La première chose à déduire sera le loyer de son appartement , dont la valeur , suivant son choix , sera comprise entre 50 fr. et 500 fr. et même 1,000 fr. Il faut aujourd'hui , pour cet objet , aux quatre termes , porter l'argent et faire une quittance ; il sera certainement plus simple d'inscrire annuellement une seule ligne au débit du compte de chacun. Ainsi , tout en montrant qu'il faut ouvrir 2,000 comptes , un par chaque associé , je montre qu'il ne faut pas s'effrayer de cette comptabilité ; elle sera une simplification.

Il faudra aussi ouvrir un compte à quelques séries et à quelques groupes ; car il y en aura qui auront besoin

que la régence leur fasse des fournitures industrielles ; outils , semences... etc. qu'elle ne croit pas devoir porter au compte général de l'exploitation.

Toute dépense devra être imputée à un individu , à un groupe , à une série ou à la phalange. S'il y a discussion sur ces imputations , des arbitres en décideront souverainement. C'est ensuite au moment de la répartition que chaque individu , groupe , série , reçoit de quoi couvrir ses dépenses. De cette façon les phalanstériens réunis , pour faire la répartition , peuvent avantager une série , un groupe qu'ils trouveraient que les arbitres ont trop chargé.

Si , par suite d'une erreur , la régence avait laissé , je suppose le groupe des tourneurs faire trop de dépenses , tellement que son lot fût insuffisant pour les couvrir : les individus de ce groupe , ne se répartiront pas leur lot , et de plus , sur leur fortune personnelle , rembourseront un excédent à la phalange (peut-être leur fera-t-on crédit sur leur travail futur).

Pour les dépenses d'habillement , les achats de mobilier et autres objets un peu considérables , il est plus simple de tenir écriture que de payer. Au reste , celui qui ne trouvera pas dans les magasins de son Phalanstère les étoffes qui lui plairont , pourra aller acheter comptant dans d'autres Phalanstères , dans ceux qui seront entrepôts centraux des villes. Chaque phalange vendra comptant aux personnes du dehors , et par compte dans son intérieur.

Quant aux très-menus objets de mercerie , quincaillerie , ils seront vendus comptant , même aux co-associés : les prix seront fixes. D'après le système des courtes séances , les commis de la vente se relèveront , et l'un aura une certaine connaissance des opérations de l'autre : ou bien les magasins ne seront ouverts qu'à des heures fixes , et alors un groupe de commis-vendeurs sera nécessaire pour servir la foule qui se présentera ; un d'eux inscrira les

ventes faites par tous les autres ; ainsi il y aura naturellement contrôle, inventaire de tous les objets vendus.

Pour la nourriture, il y a des tables de divers prix ; chacun sera abonné à celle qui lui conviendra habituellement. Pour l'opéra, chacun pourra s'abonner à des loges d'un prix correspondant à sa fortune. Ces abonnemens, comme le loyer, ne nécessitent qu'une inscription annuelle.

Chacun, en un mot, fera toutes les dépenses qui lui conviendront, pourvu qu'il se renferme dans les limites du crédit que lui fait la régence : crédit égal à ce qu'on a estimé devoir être son *minimum* de salaire annuel, plus à sa fortune en actions sur le Phalanstère. (Nous avons vu que, dans les commencemens, le minimum de salaire serait *garanti*.)

Différens groupes de préparateurs, de cuisiniers, soigneront chacun une table de tel ou tel ordre ; ils recevront les denrées des mains des conservateurs, groupes composés ordinairement de femmes propres aux petits soins, de vieillards économes, d'harpagons qui veillent aux caves, greniers, fruitiers ; d'autres vieillards, qui aiment les enfans, dirigeront ceux chargés de transporter aux cuisines les produits des jardins, laiterie, basses-cours, etc. ; toutes ces livraisons se feront à une heure fixe, elles seront pesées, mesurées, inscrites sur le registre de consommation de chaque groupe de cuisine.

Alors ces groupes lutteront entre eux d'habileté, autant pour faire à bon compte que pour bien faire. L'économie est l'intérêt de tous, puisque tous partagent dans les bénéfices. Elle est surtout l'intérêt des plus pauvres, des plus nombreux : car ils sont les plus avantagés par la répartition.

Faute de détails, tout ce qui précède n'offre malheureusement que des preuves incomplètes : 1° que l'économie régnera dans les dépenses (1) ; 2° qu'un petit nombre de

(1) On objectera peut-être que la cuisine va occuper bien du monde

comptes suffiront pour les inscrire; 3° que les comptes ouverts à chaque associé seront peu chargés d'écriture; 4° que l'usage de la monnaie, bien que très-restreint, sera conservé partout où il sera plus simple que l'inscription aux comptes.

Observons qu'au bout de quelque temps, quand l'harmonie sera parfaite, il n'y aura plus de transaction d'intérêt entre deux phalanstériens. Toutefois, fidèle aux principes d'absolue liberté, pour les faire cesser, on ne songera pas à les défendre.

Remarquez cependant, que l'association peut se maintenir, quand même les transactions privées existeraient; quoique moins parfaite, l'association vaudra encore mieux que le morcellement actuel.

Les voyageurs isolés ou en troupe, faisant partie d'une armée industrielle, paieront, à la régence de chaque Phalanstère, leur dépense, la valeur de tous les soins qu'on prendra d'eux; mais le moins riche des harmoniens ne voudra pas recevoir un pour-boire, un salaire quelconque de qui que ce soit à qui il aura rendu des soins.

Quoiqu'il ne doive point y avoir de transaction entre deux individus, il peut y en avoir entre groupes et entre séries: il peut même y en avoir entre un groupe et un individu. Ainsi, 1° un individu reçoit sans rougir ce qu'un groupe

pour former des groupes de diverses sortes luttant entre eux. Nous répondrons que tous ces cuisiniers n'ont pas besoin de travailler à la fois. Les individus qui adoptent la même manière de faire, qui se conviennent, forment un groupe; mais ce groupe ne cuisinera peut-être que tous les huit jours, ou bien aujourd'hui un seul sectaire de ce groupe sera occupé, demain un autre. Les nombreuses bonnes, qui forment le groupe surveillant telle salle de petits enfans, ne sont pas non plus occupées à la fois: une seule est de faction pendant deux heures, une autre vient la remplacer. Enfin on laisse libres le lendemain celles à qui il ne convient pas d'être près de ces nourrissons deux jours de suite.

lui accorde, soit le jour de la répartition, soit exceptionnellement dans le courant de l'année; 2° un groupe peut recevoir d'un individu soit une fête, un repas, soit une somme d'argent. — Un homme riche prendra ces moyens pour faire exécuter, par exemple, un cartel de repos au milieu des champs, afin d'encourager tel genre de culture qu'il affectionne; ou bien des habits de parade pour une corporation à laquelle il s'est passionnément attaché.

Dès que dans les transactions, il y a d'un côté un groupe : — et il n'est guères possible que cela soit autrement, puisque le groupe est le principe général de l'organisation des travaux et des plaisirs. — elle n'est plus un mystère, et le jour de la répartition les phalanstériens y ont tel égard qu'il convient.

Ainsi la théorie sociétaire, sans prétendre rien changer à la nature de l'homme, montre qu'il y a moyen de constituer une société où toutes les relations d'intérêt seront véridiques, où la vie qui n'est supportable aujourd'hui que quand elle est murée, sera pleine d'attraits parce qu'elle se passera au grand jour. — Moralistes! la tentative du règne de la vérité ne vous passionnera-t-elle pas?

Pour terminer, il faudrait indiquer comment on établirait la valeur des divers objets, leurs prix de vente, soit dans l'intérieur du Phalanstère, soit qu'il s'agisse de les expédier à d'autres Phalanstères. L'appréciation de la valeur, de l'utilité, repose sur des considérations nombreuses et délicates, sur les goûts divers des humains; aussi les économistes n'ont jamais osé prendre, pour base de leur science, la valeur d'utilité, ce qu'il fallait cependant, car la science des *valeurs vénales* ne conduit à rien. Les procédés sériaux, l'organisation par groupes et séries de groupes, permettent seuls d'arriver à une juste appréciation des choses; de même qu'ils permettent seuls d'arri-

ver à une juste appréciation des hommes ; les premiers paragraphes de ce chapitre ont dû le prouver. — Comme il faut abréger , nous dirons seulement 1° que la régence ne s'avisera pas de faire elle-même les appréciations , mais qu'elle nommera des arbitres pour les faire. 2° Que la valeur des produits sera généralement en raison de la prime accordée au groupe fabricant. Au reste ceci importe peu à présent , car les premiers Phalanstères n'auront pas à fixer le prix des choses , ils devront suivre celui adopté en civilisation : et tout évaluer d'après ce qu'on appelle les *cours*.

CHAPITRE V.

CONSIDÉRATIONS ACCESSOIRES.

Si quelqu'un prétendait que ce qui précède est d'une longue exposition , et paraît compliqué , je le prierais de comparer ces quelques pages à nos volumineux recueils de lois ; nous venons , remarquez-le bien , de traiter plus complètement des transactions futures de l'humanité , que nos codes ne traitent des transactions civilisées. De quel côté est donc la complication !

Beaucoup de gens , après avoir pris connaissance de notre système , persisteront à croire qu'il est une utopie : car il est donné à un petit nombre d'esprits , de se familiariser avec la conception d'un vaste ensemble , et d'oser les premiers avoir une opinion. Il faut la réussite d'une expérience pour convaincre le grand nombre , et nous devons compter sur peu de coopérateurs à un premier essai.

Je me bornerai à demander à ces hommes soi-disant positifs , à cerveau réfractaire aux innovations ; si , après tout , en faisant un choix dans nos idées , on n'en peut pas tirer d'utiles et praticables ? Par exemple : à ceux qui veulent vivre en commun à 20 ou 30 , n'enseignons-nous

pas qu'il vaut mieux, pour éviter les discords, être un millier? avis aux frères Moraves, notamment. Leurs institutions ont été très-louées. Cependant ne pourraient-ils pas, d'après nos idées, en se réunissant en nombre suffisant, imaginer un meilleur système d'organisation du travail, et quelque chose de mieux que la communauté des biens! les parts égales! les deux divisions exclusives; maîtres et domestiques!

Il y a nécessité d'occuper notre armée pour s'indemniser d'une partie de sa dépense; mais n'y aurait-il pas plus d'avantages à appliquer un régiment à une exploitation agricole plutôt qu'à une construction de route? Les forçats ne seraient-ils pas mieux, sous le rapport de leur moralisation pénitentiaire, et sous celui de l'économie, si on les occupait à l'agriculture plutôt qu'aux travaux des arsenaux maritimes? Des espèces de Phalanstères de force ne pourraient-ils pas aussi être adoptés pour les détenus, les vagabonds, et avec des réglemens de moins en moins sévères, comme dépôts de mendicité, comme asile pour les ouvriers sans ouvrage. On a proposé quelque chose d'analogue pour les enfans trouvés. — Quelques-unes des dispositions réglementaires de l'institut agricole de Coëtbo sont évidemment empruntées au système sociétaire de M. Fourier. — Nous avons des marais à dessécher, des landes à cultiver; d'excellentes terres sont situées dans plusieurs coins de la France où la population manque; aussi l'opinion des savans se prononce fortement pour des colonisations intérieures. — Un officier général de marine a proposé des régimens de *noirs* mariés, pour défendre et étendre en même temps nos possessions dans la Guiane-Française: et quelque chose d'analogue lui semble aussi applicable à Alger.

On pourrait concevoir un régiment exploitant même en présence de bédouins, si la moitié restait sous les armes

ou du moins ne faisait que des travaux d'ensemble commandés par des chefs militaires, et qui leur permissent de se mettre en rang à la moindre alerte, tandis que l'autre moitié travaillerait à peu près avec liberté suivant le système des groupes. — Quant à l'idée d'un régiment de gens mariés, nous ne la croyons pas impraticable. Soit que l'on compte les femmes à part, soit même qu'on les range au troisième rang : certes les hommes, dans ce cas, n'en auraient que plus de bravoure.

La phrénologie enseigne que nous avons des facultés diverses, et que nous différons les uns des autres par les prépondérances de ces facultés ; elle doit donc regarder comme bien mauvaise l'organisation actuelle du travail, et l'éducation civilisée, qui ne développe que quelques-unes de ces facultés. Quelle que soit l'opinion sur le phalanstère, les instituts dont nous avons parlé (notamment page 34) pour cultiver tous les instincts, toutes les facultés, conviennent à la phrénologie, et cette science leur convient, parce que l'inspection du crâne pourra être souvent un moyen de reconnaître promptement les aptitudes.

La phrénologie est d'accord avec la théorie sociétaire, pour proclamer que dans leur état naturel et normal, toutes les facultés de l'homme sont bonnes ; mais le développement irrégulier ou exclusif, d'une faculté est mauvais ; aussi c'est là le mal auquel nous cherchons à obvier.

Puisque notre théorie complète conduit à la suppression de tout débat entre les hommes, pour la fixation, et des salaires, et du prix des choses (nous avons énoncé ce problème, page 13, comme nécessaire pour constituer le droit d'existence ; le chap. IV a eu pour but de le résoudre), en n'en adoptant qu'une partie, on serait conduit à chercher d'abord les moyens de perfectionner nos négociations commerciales ; car ce sont elles qui fixent aujourd'hui le prix des choses.

Dans ce but , l'institution la plus simple , est le *comptoir communal* , qui , tout en laissant chacun vivre comme à présent , ferait venir les marchandises en gros pour les habitans de la commune , et aurait des magasins , où les denrées récoltées qu'on voudrait y déposer , seraient rangées par espèces et qualités pour être vendues en temps opportun.

Les réformes commerciales , auxquelles notre théorie conduit directement , sont les plus importantes , n'en déplaise aux publicistes. Dans l'administration , les forts appointemens s'élèvent à 20,000 fr. , dans le commerce on gagne six fois plus : a-t-on plus de peine , de mérite ? S'il y a , comme le disent des journaux , trois millions à diminuer sur le budget des gros fonctionnaires , montant à 15 millions ; il y a plus de 300 millions , tous les ans reçus par le commerce en exédant de ce qu'il devrait loyalement avoir pour la peine qu'il a de transporter les marchandises du producteur au consommateur.

Aux gens qui prêchent à la fois le *laissez-faire* et l'*égalité* , on doit faire remarquer que , là où le *laissez-faire* existe , il y a de bien plus grandes inégalités que les réglementations n'en constituent. N'est-il pas vrai qu'un maréchal de France traite un lieutenant , un soldat , avec plus d'égards que n'en ont nos très-riches banquiers pour un petit épicier , pour un garçon de boutique. Quant aux inégalités de salaire , elles ne sont nulle part aussi fortes et aussi peu méritées , que dans le commerce.

Il est juste , dit-on , que le commerce gagne beaucoup , à cause des risques de perdre. Mais la banqueroute en définitive , retombe principalement sur ceux qui ne sont pas négocians. — Au surplus , la réforme , en établissant que le commerçant cesse d'être propriétaire des marchandises , atteindrait le double but de supprimer les banqueroutes , aussi bien que les spéculations usuraires , faites au détriment du

consommateur ou du producteur, sur le prix des marchandises. — La banqueroute, l'instabilité des fortunes commerciales, sont telles que nos réformes conviendraient aux négocians eux-mêmes. — Admirez donc cette théorie, dont la classe la plus spoliatrice n'aura pas encore à se plaindre !

C'est assez parler aux personnes qui ne voudraient adopter que quelques fragmens de nos idées. Mais encore quelques mots pour celles qui adoptent l'ensemble du système.

Au point où nous avons conduit l'exposition de la doctrine phalanstérienne, on peut avoir une légère idée de la manière dont se justifie cette proposition religieuse (page 27) : *DIEU a tout bien fait*, et les philosophes, qui ont tonné contre l'égoïsme, la cupidité, les antipathies, 1^o ont perdu leur temps, car ils n'ont rien changé à ces passions, ni à leurs effets subversifs en barbarie ou civilisation ; 2^o se sont montrés bien vains en prétendant critiquer le plan de la Providence. S'ils eussent voulu l'étudier, s'ils n'eussent pas douté de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu, ils auraient cherché et trouvé l'ordre social où ces défauts deviennent des qualités utiles et nécessaires. — Sans la cupidité, l'équitable répartition que nous avons exposée serait impossible ; il faut que chaque série, chaque groupe tienne à avoir ce qui lui est dû. Avec une absolue sympathie, on ne conçoit plus la subdivision des humains en groupes rivaux, luttant d'émulation ; la science ne voit plus de classification, par conséquent d'organisation, possible entre tous ces êtres à l'unisson (1).

Il faudrait montrer à présent que, si les désirs de l'homme

(1) Le second paragraphe de la brochure *Progrès et Association*, a déjà indiqué comment on peut utiliser l'esprit de lutte, appelé passion cabaliste par M. Fourier.

paraissent vastes, Dieu a ménagé un ordre social, où les moyens de les satisfaire leur sont proportionnés et les dépassent.

Finalement, il paraît qu'une religion de joie, d'évidence, d'actions de grâces et d'espérance, succédera aux terreurs, aux mystères, aux prières accompagnés de désespoir, dont divers assemblages bizarres ont été jusqu'ici décorés du nom de religion. — Ainsi le système industriel du Phalanstère, par lui-même, et par les conséquences religieuses auxquelles il conduit, remplit le cœur des humains de sentimens bienveillans, et n'y laisse plus de place pour la haine. — Et voilà pourquoi on ne peut prêcher cette belle réforme, qu'en prétendant qu'elle doit s'accomplir sans qu'un seul individu ait à en souffrir, à s'en plaindre. — Le quadruplement des produits permettra d'indemniser largement ceux qui éprouveraient quelque perte.

FIN.

J'ai intention de publier un ouvrage intitulé **PROGRÈS ET ASSOCIATION** dont voici quelles seront les grandes divisions.

PROGRÈS ET ASSOCIATION.

Aperçus généraux (A).

ASSOCIATION par PHALANGE.	{	Ensemble du système (B).
		Constitutions détaillées d'une phalange.
VOIES de PROGRÈS.	{	Devis des premières dépenses de construction et autres : aperçus des recettes et dépenses annuelles.
		Détails sur divers points.
DESTINÉES HUMANITAIRES.	{	Traité des améliorations praticables actuellement ; critique des économistes et des publicistes ; énumération des progrès réalisables par des mesures générales, ou par des essais en petit.
		Études historiques du passé.
		Inductions pour l'avenir.
		Point de vue à priori.

On peut juger de l'ouvrage par les articles (A) et (B) qui ont paru d'avance, et forment deux brochures. Je les adresse aux personnes qui me témoignent le désir de les avoir, elles s'achètent d'ailleurs chez les libraires.

La première brochure, **PROGRÈS ET ASSOCIATION** : *aperçus*

généraux, fait connaître, sous une forme oratoire, et assez en détail, les idées qui domineront dans une partie de l'ouvrage.

Je serai récompensé des longues méditations qui ont précédé la rédaction de la seconde brochure, *ASSOCIATION PAR PHALANGE, ensemble du système*, si, isolée de l'ouvrage, dont elle est le commencement, on peut la considérer comme un *catéchisme phalanstérien* (1), à raison de ses vues toutes élémentaires et pratiques, de son plan qui embrasse l'ensemble du système industriel d'une phalange, enfin de son abrégé.

Il existe un abrégé de la théorie sociétaire, fait par M. Transon; mais son point de vue est, comme celui de l'inventeur M. Ch. Fourier, une haute synthèse philosophique: il débute par la *recherche du plan de DIEU*. — Pour moi je me suis tenu ras terre, prenant les propositions une à une pour tâcher de les démontrer, et commençant par le *quadruple produit*. — La brochure *Crise sociale*, par M. Dulary est un troisième abrégé. Ici l'indication des points principaux du système phalanstérien est amenée par l'énumération rapide des maux de la société actuelle.

Ces trois points de vue ont chacun leur utilité. Au surplus, il est évident que toute brochure n'a de valeur

(1) J'avais déjà tenté d'atteindre ce but dans l'écrit: *Association par phalange agricole industrielle, notions élémentaires et pratiques sur le système sociétaire de M. Charles Fourier*. La première édition de cet ouvrage est épuisée, et il n'en aura pas une seconde, parce que plusieurs de ses fragmens se trouvent dans la brochure, et que presque tout le reste se trouvera dans l'ouvrage destiné aux détails étendus.

que pour attirer l'attention vers des essais pratiques; et, en attendant la réalisation de ceux-ci, vers les ouvrages où la théorie est approfondie, au point que, par son étude, on peut croire avant d'avoir vu.

On me demandera peut-être pourquoi j'unis, dans le plan de mon ouvrage, la théorie du Phalanstère, chose toute excentrique, toute d'avenir, utopie même, dira-t-on, avec des dissertations toutes d'actualité sur les améliorations et progrès. Ma réponse c'est que le Phalanstère fût-il en effet une utopie, sa théorie est cependant la clef indispensable des sciences politiques et économiques (1).

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Un ouvrage en vogue en Angleterre et en France, ne prétend-il pas expliquer l'économie politique au moyen de contes; tels que l'hypothèse d'une petite société renfermée dans une île.... etc.?

Dans la première brochure, les idées phalanstériennes m'ont servi pour raisonner des différens genres d'association, notamment de l'association des maîtres avec leurs ouvriers, proposée fréquemment lors des troubles de Lyon. Qu'on n'admette pas mon opinion sur la possibilité de cette association dans le Phalanstère, soit; mais du moins je pense qu'on trouvera que j'ai bien indiqué les immenses difficultés qu'il y avait pour la réaliser au milieu de la société actuelle.

(1) M. J. Lechevalier a présenté au ministre de l'instruction publique le programme d'un Cours d'économie politique; nous en recommandons la lecture aux personnes qui voudront se convaincre de la supériorité de vue qu'on apporte, dans l'économie politique, après des études phalanstériennes. Il se trouve inséré à la fin de son ouvrage: *Études sur la science sociale*.

Quelque opinion qu'on ait sur la réalisation phalanstérienne, l'étude de la théorie est dorénavant un préliminaire indispensable à toutes les études sociales et économiques.

N. R. D. LEMOYNE,

Ingénieur des ponts et chaussées.

Juillet 1834.

Ecrire, FRANCO, à M. Le Moyne : soit à Rochefort, Charente-inférieure ; soit à Paris, chez M. Carilian-Gœury, libraire, quai des Augustins, n° 41.

Pour les brochures — Progrès et association, aperçus généraux ; — Association par phalange, ensemble du système. — Brochures qu'on adresse volontiers aux personnes qui témoignent le désir de les avoir. — Chez les libraires elles se vendent, savoir : la première, 50 cent. ; la seconde, 1 fr.

Pour souscrire à l'ouvrage de 2 vol. in-8°, dont cette feuille offre à peu près le spécimen. On ne commencera la publication que quand on aura 400 souscripteurs au prix de 9 fr., qu'ils paieront en retirant l'ouvrage.

P. S. J'apprends que M. V. Considérant, capitaine du génie, fait en ce moment imprimer à Besançon, un ouvrage qui, sous quelques aspects, doit être analogue à celui que j'ai préparé ; car il a pour titre *DESTINÉE SOCIALE* ; je l'annonce avec plaisir, dût-il m'obliger à renoncer à ma publication. — Il paraît cependant que nous différerons ; moi je reste didactique dans tout mon écrit ; M. Considérant est passionné, il écrit en artiste, enfin l'exécution de son livre est à la mode comme son stile. Deux volumes, édition de luxe, grand papier satiné, plans et gravures. — Prix de souscription : 10 fr.

On souscrit : A Besançon, chez ST-AGATHE aîné, éditeur, et au bureau de l'*Impartial*.

A Nantes, au bureau du *Breton*.

A Metz, chez madame THIEL, libraire, et chez M. MICHELAN fils, au Palais-Français.

A Paris, au bureau de la REVUE DU PROGRÈS SOCIAL, rue de Provence, n° 8.

